

LES GUIDES DE VOYAGES:

une industrie qui se porte bien

FRANÇOIS TRÉPANIÉ

L'industrie des guides de voyage se porte toujours bien et ce, en dépit de la récession. Avec l'apparition constante de nouvelles destinations, les ouvrages des compagnies Hachette, Michelin, Berlitz, Gallimard, Fodor's, Frommers, Lonely Planet — pour ne nommer que les plus connues —, continuent d'envahir les librairies spécialisées à un rythme impressionnant.

Au Canada, l'un des meilleurs exemples en cette matière est celui de la Librairie Ulysse qui se

spécialise dans ce genre d'ouvrages. Ouverte en 1980 dans un modeste local de la rue Saint-Denis, cette librairie possède aujourd'hui non seulement plusieurs succursales mais sa propre maison d'édition, les Éditions Ulysse.

Cette dernière affiche un bilan plutôt important: depuis 1990, année qui marquait le lancement de son premier guide sur le Costa Rica, elle a publié une trentaine de titres dont quelques créations et plusieurs traductions. À ces 30 titres viendront s'ajouter dans les jours à venir trois autres ouvrages dont un Guide de Montréal, un Guide du Bas-du-Saint-Laurent, de la Gaspésie et des Îles-de-la-Madeleine et un guide de Randonnée pédestre au Québec. En préparation également: cinq ouvrages (Martinique, Guadeloupe, Louisiane, Venezuela, Panama) et un Guide du Québec dont la publication est prévue pour février 1994.

Pas si mal pour une petite entreprise qui n'avait en 1980 qu'un employé et quatre actionnaires se partageant tout le travail. Aujourd'hui, 45 personnes sont à son emploi et son chiffre d'affaires atteint les 2,5\$ millions par année avec 4000 titres disponibles dans ses librairies et 15000 autres inscrits dans ses fichiers.

En Europe

En Europe, en dépit d'un nombre de titres en baisse en 1992, les maisons d'édition prévoient publier en 1993 plus de 504 nouveaux ouvrages comprenant plusieurs nouveaux titres. En 1987, ce nombre de titres n'était que de 330; en 1991, il passait à 670 et, en 1992, à 600. La baisse de l'an dernier et celle prévue pour cette année sont attribuables à différents facteurs comme la Guerre du Golfe, la récession, les crises politiques créées par l'intégrisme musulman et les problèmes qui affligent les pays de l'Est. Du côté des maisons d'édition, c'est toujours la société Michelin qui domine le marché avec plus de 100 titres vendus en sept langues. En 1992,

les ventes de ces ouvrages ont atteint 4,7 millions d'exemplaires dont deux millions en France. Cette année, Michelin vient de lancer un nouveau guide sur la Grande-Bretagne, un ouvrage de plus de 300 pages, abondamment illustré, qui sera probablement fort bien accueilli par les voyageurs attirés par cette destination. Trois autres guides seront lancés par Michelin d'ici la fin de l'année: les Pays Rhénans (France, Allemagne, Suisse), Irlande et Euro-tunnel.

Michelin a également repensé son fameux Guide Rouge sur les établissements hôteliers et restaurants de France considéré par plusieurs comme le meilleur ouvrage de références pour voyager en France. L'édition 93 a été refaite en

SUITE À LA PAGE B4



POLAR-PLAGE

À voir les piles de polars qui montent sur la table de travail de notre collaborateur, Gilbert Grand, les éditeurs mettent vraiment le paquet, à la recherche des bestsellers qui s'écouleront bientôt dans votre sac de plage entre crème solaire et verres fumés. Pour vous simplifier la tâche, voici une première sélection (d'autres suivront sous peu) consacrée aux polars et thrillers américains des derniers mois.

En page B6

VENEZ DÉCOUVRIR des parfums de toutes les couleurs!

Parcourez le parc des îles en balade et repérez ses plus beaux sites. Une visite guidée avec un spécialiste qui vous dévoilera tous les secrets des floraties et de ces jardins.

Mon parc des îles, mes îles à moi! Renseignements: 872-6093

STCUM, Ville de Montréal, CKAC73AM, NUTRITE, Parc des îles Société de l'île Notre-Dame

L'ÉMEUTE DE LA COUPE STANLEY

À la suite de l'émeute survenue le soir de la victoire du Canadien en finale de la Coupe Stanley, le 9 juin, *La Presse* a reçu un abon-

J'accuse!

JEAN-PIERRE CORBEIL

Qui n'a pas été consterné par l'émeute qui a suivi la victoire du Canadien. Qui n'a pas tenté de chercher une explication «socio-logique» à une telle sauvagerie, à une telle barbarie?

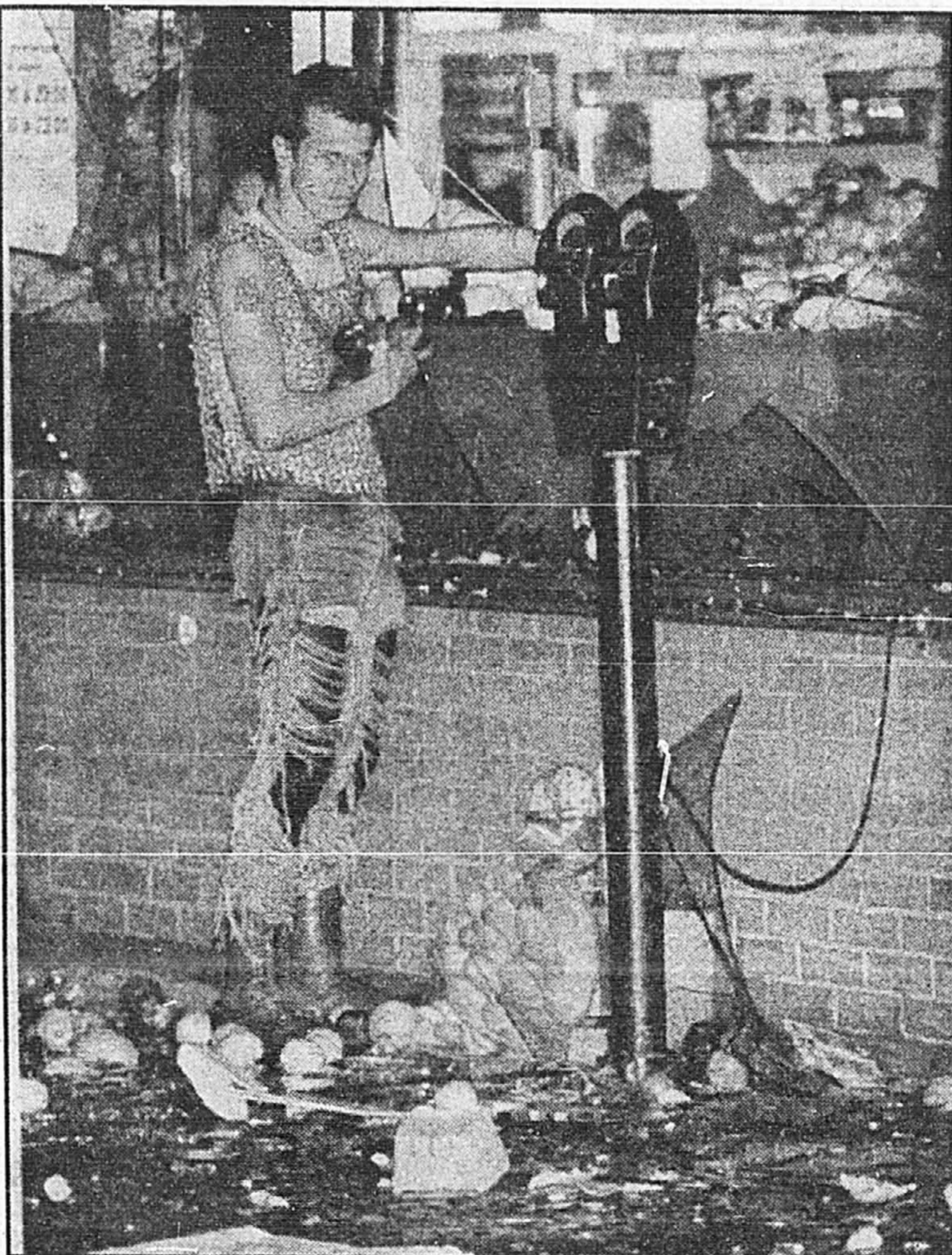
Le lendemain de la tempête, on pouvait écouter sur les ondes de la radio ou lire dans les journaux, sauf exceptions, des interprétations qui en disaient long sur le paradigme social sur lequel reposent bon nombre des conceptions et des interprétations de notre société actuelle: le mythe et le mensonge!

Devant un tel constat, qui n'est pas tendre j'en conviens, j'accuse tout d'abord de mentir ceux et celles qui s'évertuent à affirmer qu'une telle «inhumanité» est la conséquence directe des problèmes de chômage et de pauvreté, qui affligent nos sociétés. La récession, mon cul! Prouvez-moi d'abord qu'il existe un lien de cause à effet entre richesse et moralité, entre pauvreté, cupidité et absence de respect pour autrui et vous m'en reparlez. Je pourrais vous citer en exemple bien des gens pauvres, dont le sens des valeurs est drôlement plus élevé que celui de certains juges. Ce n'est pas la pauvreté, qui cause la criminalité; c'est l'affaiblissement des valeurs civiques et morales, qui engendre cette noirceur sociale.

J'accuse les politiciens qui, plutôt que de gouverner, «gèrent» les affaires du pays. Je les accuse d'être incapables de donner naissance à un projet de société, dont les fondements n'asserviraient pas la population au joug de la sacro-sainte théorie économique de marchés. Non pas que les questions de dette et de déficit ne soient pas importantes. Simplement qu'une fixation névrotique de la sorte cache difficilement l'incurie de ceux qui sont aux commandes de l'État et leur absence totale d'imagination quant aux destinées de la société qu'ils sont sensés gouverner.

J'accuse les politiciens et l'élite intellectuelle, qui tentent de nous faire croire que les questions constitutionnelles et les innombrables commissions et consultations, qui y sont associées, sont de première importance pour le pays. La débandade sociale qui sévit dans plusieurs villes du pays illustre amplement la futilité de tels débats par les temps qui courent. Les sommes énormes et le temps précieux engloutis dans de telles mascarades ne sont que prétexte pour éviter de s'occuper des vrais enjeux et des problèmes plus urgents.

J'accuse le ministre de l'Éducation d'avoir totalement manqué son rendez-vous avec une vraie réforme de l'éducation. Je l'accuse d'avoir plié l'échine devant les lois de la producti-



Comment demander à un jeune, à qui on n'a jamais expliqué ce qu'était un contrat social, ce qu'était le respect de soi et d'autrui, de se comporter comme un être équilibré?

tivité, d'avoir fait primer des intérêts financiers sur la tâche réelle qui lui incombait: une refonte majeure du système éducatif québécois.

Enfin, j'accuse les nombreux parents qui ont renoncé à guider leurs enfants dans le droit chemin. Les jeunes voyous que nous avons vus, sur la rue Sainte-Catherine, sont les héritiers directs des doctrines du docteur Spock et cie (devrais-je plutôt dire de la mauvaise interprétation qu'en ont fait leurs parents). Ils sont ceux que l'on a voulu ne pas brimer et à qui l'on a fait croire que les droits venaient sans les responsabilités. Comment demander à un jeune à qui on n'a jamais expliqué ce qu'était un contrat social, ce qu'était le respect de soi et d'autrui, de se comporter comme un être équilibré? Comment demander à un jeune de respecter les lois d'une société, lorsque ses propres parents n'ont jamais réussi à

obtenir de lui le moindre respect. Comment se surprendre que les problèmes de discipline soient de plus en plus criants dans les écoles, alors que les parents refusent carrément de faire équipe avec les professeurs de leurs enfants? Combien de parents se liguent aveuglément, à côté de leur enfant, contre les professeurs?

Il ne faut pas se leurrer, il y aura toujours des voyous. Il ne faut pas croire que nous pouvons passer l'éponge sur de telles tragédies en feignant d'ignorer que le besoin d'un virage de cap est imminent. Sous les régimes totalitaires, on utilise les canons à eau et les gaz lacrymogènes pour étouffer les appels à la démocratie et à la liberté. Faudra-t-il ici utiliser les mêmes moyens parce qu'une partie de notre jeunesse réclame la dictature de l'anarchie et le retour à l'âge de pierre?



La soirée du 9 juin 1993 restera gravée dans la mémoire collective des Québécois.

Une fête qui a tourné au cauchemar

SYLVIE BERARDINO

Il était environ 22h30, lorsque nous avons décidé de rejoindre les festivités du Centre-Ville. Une atmosphère joyeuse régnait dans la voiture: nous venions de rapatrier la Coupe et nous partions célébrer avec d'autres Montréalais. Nous ne soupçonnions pas que ce sentiment de bonheur se transformerait aussi rapidement.

Le coeur à la fête, nous avons donc marché sur Sainte-Catherine, puis sur Saint-Denis. Jusque là, tout se passait merveilleusement bien; c'était beau de voir cette foule multi-ethnique se claquer dans les mains, chanter et scander des slogans.

C'est lorsque nous sommes retournés sur Sainte-Catherine que cela a commencé à se gâter. Au coin de Sanguinet, des vitres ont commencé à être fracassées. Des vandales armés de batons de bois, qu'ils avaient attachés à des bancs publics, brisaient tout ce qui s'appellait vitre autour d'eux.

Puis, ils se sont acharnés sur une voiture de police qu'ils ont totalement saccagée, avant d'y mettre le feu. J'étais terrorisée, mais incapable de fuir. Je restais muette et immobile devant ce spectacle d'horreur.

Continuant notre chemin jusqu'à Sainte-Elizabeth, nous avons rencontré l'escouade anti-émeute, qui a part de marcher lentement en ligne sur la rue Sainte-Catherine, ne faisait absolument rien pour arrêter le vandalisme et le pillage. Il est normal que l'effet d'entraînement se soit rapidement produit, puisque personne n'était puni pour les actes criminels qui étaient commis.

C'est le lendemain que j'ai eu le plus gros choc. En me promenant sur les lieux du drame, j'ai constaté en plein jour l'étendue des dégâts. Je voulais voir ce que ces opportunistes anarchiques, des jeunes pour la plupart, avaient fait de leur ville.

Comment des gens de ma génération

peuvent-ils être aussi cons! Devant la victoire de nos Glorieux, comment ont-ils pu être aussi peu fiers de leur ville, de leur nation! Des images transmises à travers le monde ont révélé à quel point les Montréalais étaient des gens d'une sauvagerie incroyable, alors qu'ils prétendent qu'ils sont très pacifiques, habitant même sur un territoire sans arme nucléaire.

Voyant les vitres de mon Université endommagées, je ne pouvais contenir la rage qui brûlait au fond de moi. J'imaginai ces mêmes jeunes, qui se sont amusés à briser les vitres de notre Université, scander des slogans, dans quelques années, contre l'augmentation des frais de scolarité.

La soirée du 9 juin 1993 restera gravée dans la mémoire collective des Québécois. J'espère qu'elle restera à jamais marquée d'une manière indélébile, afin que cette tradition de vandalisme à la Coupe Stanley soit à jamais bannie du Temple de la Renommée des Québécois.

La boîte aux lettres

Montréal devrait imiter New York...

■ Le corps policier de Montréal devrait tenter de se modeler sur celui de New York, lors de grands événements et de grands rassemblements de foules.

J'ai assisté deux fois, au Times Square, à l'arrivée de la nouvelle année et je n'ai jamais vu de saccage, ni de pillage, comme nous l'avons vu après la victoire du Canadien.

À New York, certaines rues sont fermées pour limiter certains accès, les vitrines des marchands sont barricadées, les trottoirs de Broadway sont occupés

uniquement par le corps policier, la possession de bouteilles est contrôlée. On n'a accès à Broadway que par petits groupes.

Bref, c'est la police qui contrôle et non les fêtards. On n'hésite pas à agir! La direction de la police de la CUM aurait donc tout avantage à effectuer un stage le 31 décembre prochain à New York pour voir comment on contrôle les foules.

Johanne MONDOU
Saint-Bruno-de-Montarville

À ceux qui ont «brisé» la Coupe!

■ Il était un peu plus de 22h00 lorsque le Canadien a marqué le but décisif, qui allait lui permettre de gagner la Coupe Stanley. Dans l'enceinte du Forum, la foule en délire manifestait bien légitimement sa joie.

Plus tard, la population de Montréal a envahi la rue pour participer à l'allégresse générale. C'était bien légitime. Puis, vous êtes arrivés et, en un instant, vous n'avez pas seulement brisé des vitrines, mais vous avez détruit notre joie.

Que ceux qui tentent d'atténuer la portée de ces actes de violence en invoquant la récession fassent un retour en

arrière. Le Canadien a déjà gagné la Coupe au cours de périodes économiquement difficiles, entre autres au cours des années 30, et aucun incident de la sorte n'avait été rapporté. Alors, la récession a bon dos! Faites face à vos responsabilités, pour une fois! C'est trop facile d'invoquer le moindre prétexte pour se permettre toutes les bêtises possibles!

Alors, sachez qu'au moment-même où vous brisiez la première vitrine, vous détruisiez la Coupe Stanley, que vous prétendiez fêter!

Françoise CRASSARD

Mélange explosif

Monsieur Corey,

■ Vos commentaires sur les émeutes qui ont suivi la victoire de votre équipe en finale de la Coupe Stanley m'ont fait bien rire. D'abord, ils prenaient la forme de vieux clichés. Ensuite, ils sonnaient faux.

En vérité, même si plusieurs des personnes qui ont provoqué et participé au pillage représentent une minorité, il n'en reste pas moins qu'un bon nombre les ont suivies. Et dans l'ensemble du groupe, il y avait des partisans de votre équipe, comme il y avait des profiteurs.

N'oubliez toutefois pas que vendre de la bière demeure le but principal de l'implication de la brasserie Molson-O'Keefe dans le hockey professionnel. Que le Canadien remporte la plupart de ses parties durant la saison régulière et qu'il ait gagné la Coupe Stanley ne fait qu'aider à atteindre cet objectif.

La victoire en finale a donné aux gens une raison de célébrer et la bière que vos annonces publicitaires essayent de vendre leur a fait perdre le sens des responsabilités. Dans le contexte économique actuel, il s'agissait d'un mélange explosif. Quand on sème de la bière, on récolte des ivrognes. Malheureusement, les marchands de la rue Sainte-Catherine et des environs en ont payé le prix. Encore!

Enfin, *La Presse* vous disait déprimé face aux événements. Pourtant, tous les joueurs, entraîneurs et dirigeants de l'équipe avaient des sourires aux lèvres, qui resteront jusqu'au mois de septembre prochain. J'ai de la difficulté à croire la tristesse d'un président dont l'organisation a atteint ses objectifs.

Jean-Guy DUBÉ
Fleurimont

Frustration de la jeunesse

■ Il est trop facile de jeter le blâme sur la police ou de prétendre que c'est le résultat de l'éducation que l'on donne à nos jeunes — une jeunesse ratée, comme on se plaît à le dire — pour expliquer l'émeute du 9 juin.

Mais qu'en est-il vraiment, alors que les jeunes se rendent bien compte qu'ils ne peuvent occuper la place qui devrait leur revenir dans notre société?

Il n'y a qu'à regarder ce qui se passe autour de nous pour le réaliser. Le marché du travail se rétrécit de plus en plus pour eux et leur avenir devient, en conséquence, de moins en moins rose.

Tout au long des séries éliminatoires, il n'y en avait plus que pour le hockey dans les pages sportives et il n'y a pas eu de jour où il n'a pas été question de salaires, de contrats faramineux pour les vedettes, de profits, de retombées économiques, sans compter le prix des billets, que les gens s'arrachent à coup de centaines de dollars.

Les autres sports font figure de parents pauvres. Et pendant ce temps là, on constate une augmentation importante du nombre de gens vivant sur le bien-être social.

Mais, c'est là un sujet bien moins intéressant, alors que, par contre, on fait grand état des protestations de la part des syndicats qui ne veulent rien céder à l'État. Ce serait trop demander aux chefs syndicaux de chercher à convaincre leurs membres de faire quelques sacrifices et de laisser un peu de place aux jeunes. On préfère forcer les gens à travailler au noir.

Ce qui se cache derrière cette émeute serait plus de la frustration de la part de cette jeunesse et cela est dû à l'attitude égoïste des plus vieux.

Alors que l'écart se creuse de plus en plus entre les bien nantis, parmi les-



quels il faut compter les grandes vedettes du sport, de la chanson et autres, et les gens vivant sous le seuil de la pauvreté, n'y aurait-il pas lieu de se poser d'autres questions?

Si la violence engendre la violence, il faut qu'il y ait tout de même une étincelle pour mettre le feu aux poudres et c'est là, je crois, que les médias ont une grande part de responsabilité.

La police? Elle a fait ce qu'elle pouvait dans les circonstances et elle ne peut être tenue comme seule responsable de l'allure qu'a prise cette manifestation de frustration.

Rolland LAMBERT
Montréal

Qui est le plus responsable?

■ Nous venons de vivre une autre nuit d'horreur, à la suite de la victoire du Canadien.

Or, il y avait plus d'une semaine que la presse, tant parlée qu'écrite, nous répitait que le Service de la police était prêt à toute éventualité... que les effectifs seraient augmentés pour faire face à toute situation... nous rappelant quotidiennement les événements de 1986 et nous montrant des commerçants se barricadant après avoir retiré toute la marchandise en montre dans leur ma-

gasin, n'y avait-il pas là une certaine provocation? «Venez les gars, on est prêt».

Je comprends que la presse n'a pas un rôle de moralisateur, mais faute de ne pouvoir faire appel aux instincts pacifistes des jeunes et au respect de leurs semblables, n'eût-il pas mieux valu se taire dans les circonstances? Qui est le plus responsable, le pillard ou l'incitateur?

Pierrette CARON
Saint-Léonard

L'armée n'aurait pas été de trop!

■ Merci au Canadien de m'avoir fait vivre des séries de la coupe Stanley inoubliables.

Du jeu enlevant, une force de caractère, une volonté de vaincre, un esprit d'équipe sans égal. J'étais fier de vous.

Arrivée sur Ste-Catherine dans l'allégresse, j'ai vite déchantée. Quelle déception de voir qu'une minorité de Québécois avait dans l'idée que, célébrer la victoire de nos Glorieux, signifiait saccager les biens d'autrui.

J'ai trouvé dégueulasse un tel manque de civisme et j'ai eu honte. Ce n'étaient pas des fans qui se comportaient ainsi; c'était des trous d'c... venus dans l'anonymat se défouler de leurs frustrations personnelles. Et les policiers? Absents ou presque.

L'armée n'aurait pas été de trop pour éviter ces incidents si regrettables.

Bravo au Canadien!
Marjolaine LACHANCE
étudiante

SUR LA SCÈNE DE L'ACTUALITÉ

SEMAINE DU 20 JUIN

La personnalité de la semaine

Il n'est pas de succès qui se mérite
s'il n'est construit sur l'excellence

Femme d'action qui aime faire bouger les choses, elle devient la première présidente de l'Ordre des comptables agréés du Québec

DANIELLE BONNEAU

Comptable agréée et comptable en management accréditée, associée chez Caron Bélanger Ernst & Young, où elle est notamment responsable de la vérification et de la consultation financière auprès de sociétés d'envergure nationale et internationale, Monique F. Leroux est une femme d'action. Elle aime faire bouger les choses. C'est pour cela qu'elle s'implique et n'hésite pas à se donner entièrement, sans compter.

Lundi dernier, elle a poussé encore plus loin son engagement: elle a été élue à la présidence de l'Ordre des comptables agréés du Québec et est devenue la première femme à occuper cette fonction depuis la fondation de l'organisme, en 1880.

«Je pense qu'on récolte toujours ce que l'on sème, souligne-t-elle. La profession, au sens large, m'a ouvert énormément de portes. Elle m'a beaucoup apporté, alors il faut que je m'implique en retour.»

Elle reconnaît qu'elle n'a pas le profil standard des comptables agréés. Elle a en effet étudié le piano pendant 14 ans et a obtenu son diplôme du Conservatoire de musique du Québec.

«J'ai gagné certaines finales, révèle-t-elle humblement. À 14, 15 et 16 ans, pendant mes études au conservatoire, j'ai participé chaque année au Concours de musique du Canada. J'ai alors eu la chance de connaître Louis Lortie, que je respecte énormément, et qui étudiait à Vincent d'Indy. J'ai constaté que, même si j'avais un certain talent, je n'avais pas tous les ingrédients pour faire une grande carrière.»

Comme pour les Jeux Olympiques

«C'est comme ceux qui se préparent pour les Jeux Olympiques, explique-t-elle. Cela prend un entraînement athlétique, une dévotion, un amour du métier qui va au-delà de tout. J'ai réalisé que Louis Lortie l'avait, mais pas moi nécessairement. J'aime trop

être avec le monde. Et au cours de mes deux dernières années d'études en musique, il fallait que je répète sept jours par semaine, huit à dix heures par jour, pour donner une performance à la hauteur des attentes. J'aimais beaucoup le piano, mais j'étais toujours seule devant lui. J'ai donc décidé de faire autre chose.»

Elle réalise aujourd'hui que ces nombreuses années passées à perfectionner son art n'ont pas été une perte de temps.

«Cela m'a donné énormément de discipline et beaucoup de rigueur, dit-elle. Cela m'a aussi ouvert l'esprit. Et c'est ce qui fait que je suis capable d'affronter le public.»

Elle croit d'ailleurs que les jeunes ont besoin de faire du sport et de la musique. Car cela complète l'apprentissage des connaissances de base. Cela leur permet également de se développer sur une base personnelle et de s'ouvrir à autre chose.

Décidant de faire des études en administration, elle qui a grandi à Boucherville, a choisi d'aller à l'Université du Québec à Chicoutimi.

«J'ai été acceptée, même si je n'avais pas le profil standard. L'université étant plus petite, j'ai pu m'intégrer plus facilement.»

Une carrière

Elle a commencé dès lors à s'impliquer, devenant présidente de l'Association internationale des étudiants en sciences économiques et sociales AIESEC-UQAC, puis, pendant deux ans, membre étudiant du conseil d'administration de l'université.

«J'aime travailler avec les gens, indique-t-elle. J'en retire beaucoup de plaisir. Et j'aime faire bouger les choses. C'est important de s'engager.»

Elle a gradué en 1978 et a obtenu un poste de stagiaire chez Clarkson Gordon Woods Gordon, aujourd'hui Caron Bélanger Ernst & Young. Elle est devenue comptable agréée et comptable en management accréditée en 1980.

«J'ai trouvé cela difficile au début, confie-t-elle. Pendant mes études à Chicoutimi, pour faire



MONIQUE F. LEROUX

«Je suis contre le fait d'élire une femme parce que c'est une femme. Il est important d'avoir fait ses classes et d'avoir suffisamment d'expérience et de maturité.»

des sous, j'enseignais la musique à l'École préparatoire au Conservatoire de musique du Québec. Or ici, pour la première fois, j'étais dans un milieu strictement d'affaires. Il fallait que je réussisse comme vérificateur et que j'apprenne mon métier. Heureusement, j'ai eu la chance de travailler avec Marcel Caron et Marcel Camirand, qui m'ont beaucoup guidée.»

En 1980, le fait d'avoir remporté avec son collègue, Gilles Salvas, le premier prix au concours d'essai sur le devenir de la vérification, lancé par sa firme, a été déterminant. Elle a alors réalisé qu'elle avait fait le bon choix de carrière.

De 1982 à 1988, elle a été professeure chargée de cours à l'École des Hautes Études Commerciales et y a enseigné la fiscalité, la vérification et la comptabilité. Elle s'est aussi engagée dans le programme de formation de son cabinet.

En 1987, elle a commencé à s'impliquer au sein de l'Ordre des comptables agréés du Québec et a notamment travaillé au sein du comité de la femme CA.

Les temps changent

«Depuis 10 ans, le profil du membership et la profession ont énormément changé, souligne-t-elle. Alors qu'en 1980, 300 femmes étaient membres de l'Ordre, il y en a maintenant 3000. Depuis quelques années, elles représentent plus de 50 p. cent des nouveaux diplômés.»

Élue pour la première fois en 1991, en tant qu'administrateur délégué au comité exécutif, elle a été nommée vice-présidente de l'Ordre l'an dernier, en plus d'être membre du conseil d'administration de la Chambre de commerce du Montréal Métropolitain. Position qu'elle occupe toujours.

Que pense-t-elle de sa nouvelle nomination?

«Je suis contre le fait d'élire une femme parce que c'est une femme, dit-elle. C'est important d'avoir fait ses classes et d'avoir suffisamment d'expérience et de maturité.»

«La présence des femmes dans le secteur financier et dans la profession comptable est très ré-

cente, poursuit-elle. Il faut laisser le temps faire les choses. Mais le fait d'avoir élu une femme pour la première fois est un peu un symbole. J'ai des collègues féminines qui prennent de plus en plus de place au sein de la profession. En étant plus visible, cela encouragera peut-être certaines à prendre place dans l'organisation. Et cela fera réaliser à certains collègues qu'il y a un changement dans la profession.»

Dossiers prioritaires

Pleine de projets, elle a identifié certains dossiers prioritaires: l'avenir de la profession; la formation et la relève (elle voudrait rendre la profession plus attrayante et s'assurer que les jeunes reçoivent la formation nécessaire à leur travail) et la pratique professionnelle (pour mieux mettre en valeur la contribution des comptables agréés). Elle prône également une présence accrue des comptables agréés sur la place publique et voudrait que leur expertise soit davantage mise à contribution au service de l'ensemble de la communauté.

Présidente de la Fondation des Amis de l'Enfance, qui gère le Manoir McDonald de Montréal, depuis 1991, elle s'est également activement engagée auprès d'organismes culturels comme le Studio de Musique ancienne, les Grands Ballets canadiens et les Concours de Musique du Canada.

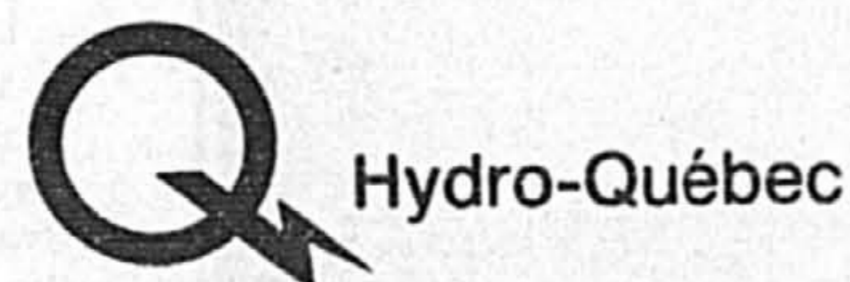
Elle lit beaucoup, aime voyager, adorer jardiner et cuisiner, et joue du piano le dimanche matin, ainsi que lorsqu'elle invite des amis chez elle.

Où trouve-t-elle le temps... et l'énergie pour faire tout cela?

«Je me lève à 6 h et ma journée finit à 23 h, révèle-t-elle. La musique m'a longtemps habituée à avoir un régime continu, sept jours par semaine.»

«Je me trouve chanceuse de faire un travail que j'aime et qui m'intéresse, poursuit-elle. Je ne l'ai d'ailleurs jamais vu comme un travail de 9 à 5. Et beaucoup de choses que je fais sont un prolongement de mes intérêts personnels et de ma vie. Ce ne sont pas des corvées.»

Encore plus que du talent, de l'intelligence, même du génie,
l'excellence naît de l'effort.



Le meilleur de nous-mêmes

Bell
des gens de parole



Pour le plaisir
de découvrir

LA PERSONNALITÉ DE LA SEMAINE

Écoutez,
à CBF 690,
l'émission
EN DIRECT
avec
Christiane Charette
Demain matin
dès 9h30

Réalisation: Louise Carrière

SRC
CBF 690
Montréal



LIVRES

Tourisme: malgré la récession, les nouveaux ouvrages demeurent nombreux

SUIVE DE LA PAGE B1

tenant compte davantage du budget des voyageurs frappés par la récession. Elle recense 11 262 établissements; 79 p. 100 de ces établissements sont «de budget moyen».

Chez Hachette: 60 nouveautés

Chez les autres éditeurs, même en dépit de la récession, les nouveaux ouvrages demeurent nombreux. Aux éditions Hachette, on a annoncé une soixantaine de nouveautés dont plusieurs qui sont déjà sur le marché. Les éditions Hachette publient notamment les guides «Bleu», «Routard», «Visa» et «Marco Polo».

C'est dans la famille des Routard que les nouveautés sont les



plus nombreuses: 30 titres dont cinq créations (*Allemagne/Autriche, Amsterdam, New York, Italie du Nord et Italie du Sud*) et une édition complètement révisée du guide *Hôtels & Restaurants de France* vendue à plus de 200 000 exemplaires en 1992. La nouvelle édition de ce guide recense 4 000 hôtels et restaurants dont 514 nouvelles adresses. C'est le guide tout désigné pour ceux qui sont à la recherche d'établissements pratiquant des prix «sages».

Routard a également remis sur le marché 15 éditions mises à jour de ses guides sur l'Europe, l'Asie et l'Amérique du nord dont son guide sur le Canada qui a été retiré de la circulation à la suite du débat suscité par ses commentaires sur les moeurs québécoises.

Du côté des guides «Visa», 17 nouveautés dont six créations sont prévues: *Inde du Nord, Portugal, Afrique du Sud, Angleterre/Pays de Galles, Israël et Madagascar* et, dans la famille des Gui-

des bleus, cinq: d'abord les rééditions des guides sur *l'Italie du sud, Madrid, la Corse, Les Pays de Loire* et une création: la *Picardie*. Enfin, 14 nouveaux guides seront publiés dans la collection «Marco Polo», cette petite collection destinée aux voyageurs qui ne veulent pas s'embarasser de guides trop volumineux.

Aux éditions Arthaud, huit guides sont prévus pour 1993 dont trois qui intéresseront plus particulièrement les voyageurs qui

prendront la direction de l'Asie: il s'agit de *la Chine, du Vietnam et du Cambodge/Laos*. Le guide sur la *Chine* qui a plus de 700 pages est particulièrement bien fait et constituera l'un des meilleurs ouvrages de référence pour ceux qui visiteront ce pays. Les deux autres, signés par le journaliste Michel Blanchard de l'AFP, spécialiste de l'Asie du Sud-Est, viennent combler un vide, peu d'ouvrages ayant été publiés sur ces destinations.

Chez Gallimard qui publie la fameuse collection des *Guides du voyageur* — des traductions des *Insight Guides* —, 25 nouveautés paraîtront dans l'année dont des livres sur *la Provence, la Vallée de la Loire, la Corse, New York, San Francisco, Londres, Florence, la Thaïlande et la Malaisie*. Les projets de Gallimard ne s'arrêtent pas là. D'ici cinq ans, l'éditeur français projette de publier 200 nouveaux titres.

Chez Petit Futé, cette nouvelle maison d'édition qui s'adresse aux voyageurs dits «débrouillards», quatre nouveautés étaient prévues pour 1993: *Cuba, Vietnam, le Guide de Montréal et le Guide de France*. Le *Guide de Montréal* qui a été lancé il y deux mois fait très bonne figure et a occupé la première place pendant plusieurs semaines dans les ventes d'ouvrages pratiques à Montréal. Le *Guide de la France* qui vient de faire son apparition dans les librairies ne réussira peut-être pas la même performance avec ses 1 000 pages qui en font une espèce de dictionnaire peu pratique à transporter en voyage.

Lonely Planet en français

Autres arrivées importantes sur le marché français: la maison d'édition australienne Lonely Planet qui lancera ses premiers guides en français dont des ouvrages sur *le Brésil, le Cambodge, la Thaïlande, l'Afrique du sud, le Mexique, Myanmar/Birmanie, la Pologne, le Sri Lanka, Jordanie/Syrie* et la et la société Ango (Sofédis Sodis) qui se propose de lancer une douzaine de titres la plupart sur l'Asie.

Parmi les ouvrages de référence répertoriés des établissements hôteliers, les éditions Rivages qui ont enregistré une hausse de 10 p. cent dans leurs ventes en 1992 maintiendront probablement leur place sur le marché avec leurs guides sur les *Auberges de campagne et hôtels de charme de France, d'Italie, d'Espagne et Portugal* et sur les *Villages de charme et maisons d'hôtes de France*. Ces cinq guides, appr-

ciés des voyageurs d'ouvrages de référence bien illustrés, ont été remis à jour et comportent quelques centaines de nouvelles adresses.

Chez les éditeurs américains

Les éditeurs américains prévoient eux aussi une bonne année 93 en dépit de la situation économique qui demeure toujours incertaine aux États-Unis. Cet optimisme s'appuie sur des études de la U.S. Travel and Tourism Administration qui prévoient une hausse des voyages vers l'Europe de la part des Américains et une augmentation des voyages à l'intérieur même des États-Unis.

Selon un article publié par la revue américaine *Publishers Weekly*, cet optimisme se reflète dans les ventes de guides de voyage qui seront en hausse en 1993 si l'on se fie aux prédictions de plusieurs éditeurs américains.

Chez ces éditeurs, celui qui se sera sans doute le plus remarqué est Berlitz qui reprend l'année 93 avec des guides de poche complètement repensés. Ces guides qui avaient été lancés en 1971 sont publiés en cinq langues et se sont vendus à plus de 30 millions d'exemplaires. Les nouvelles éditions comportent une nouvelle présentation, une mise en page plus vivante, des cartes plus nombreuses et un nombre plus élevé d'hôtels et restaurants recommandés. Elles seront probablement fort appréciées des voyageurs qui préfèrent de petits ouvrages peu encombrants aux guides trop volumineux.

Les autres maisons d'édition comme Frommer, Fodor's, Insight Guide, Moon Publications, Ulysses Press, Fielding, Prentice Hall ont déjà annoncé des dizaines de nouveaux ouvrages dont plusieurs mettant l'accent sur le tourisme d'aventure et la randonnée pédestre. Cette tendance reflète de plus en plus les changements que l'on observe dans les habitudes des touristes en quête de nouvelles expériences en matière de loisirs. Au Québec, la librairie Ulysse a été l'une des premières à s'intéresser à ce phénomène en publiant l'an dernier un premier guide sur la *Randonnée pédestre dans le Nord-Est des États-Unis*. La deuxième édition de ce guide vient d'être lancée et sera suivie du *Guide de randonnée pédestre au Québec*.

Québec

Au Québec, en plus des éditions Ulysse dont on n'a parlé plus, rares sont les maisons d'édition qui publient des guides de voyage. Parmi ces dernières, on note quelques éditeurs qui publient des guides destinés aux amateurs de sport de plein air et le groupe Sogides qui publie des ouvrages sur les restaurants de Montréal, les destinations soleil et les auberges et relais de campagne. Selon le vice-président et éditeur de cette maison, M. James de Gaspé Bonnard, tous ces livres ont fait bonne figure durant les dernières années même si leurs ventes ont été affectées par la récession. Ces livres seront mis à jour et réédités le printemps et l'automne prochain. Sogides met également la dernière main à un nouvel ouvrage, un guide pratique des vins d'Italie.

Quel guide choisir?

FRANÇOIS TRÉPANIÉ

■ Un véritable dilemme que de choisir un guide avant de partir en voyage! Pour le touriste qui projette un voyage en France, la librairie Ulysse qui se spécialise dans ce genre d'ouvrages peut proposer jusqu'à 600 guides en français et en anglais dont au moins 200 disponibles dans ses succursales. Pour les États-Unis, le nombre est à peu près le même. Que faire devant autant de choix? Voici quelques conseils qui pourront vous guider en cette matière.

● Avant de faire votre choix, arrêtez-vous à votre bibliothèque et empruntez des ouvrages sur la destination qui vous intéresse. Procurez-vous également de la documentation touristique auprès de l'Office du Tourisme qui représente le pays où vous avez l'intention de visiter la Bretagne et la Normandie, inutile de vous procurer un guide qui couvre toute la France. Évitez aussi les ouvrages trop volumineux. Rappelez-vous que votre guide vous accompagnera dans toutes vos visites. Si vous optez pour un ouvrage du genre La France dans la collection du Petit Futé, vous aurez vite le bras mort.

● Le moment est maintenant venu de vous procurer un ou des guides. Optez de préférence pour un guide qui colle à votre itinéraire. Si vous avez l'intention de visiter la Bretagne et la Normandie, inutile de vous procurer un guide qui couvre toute la France. Évitez aussi les ouvrages trop volumineux. Rappelez-vous que votre guide vous accompagnera dans toutes vos visites. Si vous optez pour un ouvrage du genre La France dans la collection du Petit Futé, vous aurez vite le bras mort.

● Ne lésinez pas sur le coût. Si vous entreprenez un voyage qui vous coûtera 5 000 \$ ou plus, un investissement de 75 \$ demeure bien peu de choses.

● Optez enfin pour un guide avec une présentation qui vous plait. N'oubliez que celui-ci deviendra votre compagnon de tous les jours. Il n'y a rien de plus désagréable que de consulter des guides qui sont mal divisés, composés dans un caractère uniforme et souvent trop petit. On s'y retrouve mal et lorsque, au surplus, l'index est incomplet, on peut y perdre un temps précieux.

Dignes de mention...

La Presse

■ Voici quelques titres qui méritent d'être signalés parmi tous les guides et livres de voyage publiés depuis quelques mois.

Vive Venise

Tous ceux qui parlent de Venise par les temps qui courent le font bien souvent avec beaucoup de tristesse et énormément de pessimisme. Dans *Vive Venise* (Solar), ce nouvel ouvrage abondamment illustré de photos couleur, l'écrivain, journaliste et cinéaste Jean Raspail choisit une autre voie et décrit une ville à laquelle il est profondément attaché et dont il connaît tous les secrets. A ceux qui veulent flâner et rêver dans cette ville à qui plusieurs présidents un mauvais sort, Raspail prodigue ses conseils, suggère des itinéraires et propose même des adresses où les visiteurs ne seront pas accueillis comme des touristes. Un ouvrage qui parle avec réalisme de Venise mais sans tomber dans les habituels clichés.

Le Japon quotidien

Voici un petit ouvrage qui plaira à ceux qui projettent un voyage au Japon et qui voudraient des informations sur ce pays différentes de celles que proposent habituellement les guides de voyage. Son auteur, Jean-François Sabouret, est responsable du Centre national de recherche scientifique (CNRS) de France à Tokyo et l'auteur d'une série de billets qui ont été diffusés pendant les trois dernières années sur les ondes de France-Inter. Ce sont ces billets, souvent étonnants et pleins d'humour, que l'on retrouve dans *Le Japon au Quotidien* (Seuil). Ils traitent de tout: d'espionnage, de politique, de crime organisé, etc. Un livre à lire sur l'avion.

Bali/L'ordre cosmique et la quotidienneté

De toutes les destinations asiatiques, Bali demeure encore aujourd'hui, aux yeux de bien des touristes, l'une des plus mystérieuses et des plus envoûtantes. L'image que l'on en conserve est celle de ses rituels religieux colorés, de ses danses étranges et de ses plages exotiques. Derrière ce tableau bien séduisant se cache une société dont la survie semble de plus en plus menacée par le monde moderne. Celle-ci réussira-t-elle à conserver son identité? Si l'on se fie à la description qu'en donne ce nouvel ouvrage collectif de la collection Autrement, l'optimisme devrait demeurer à l'honneur. L'ordre cosmique règne toujours à Bali.



Les best-sellers

Editions québécoises

Fiction (romans)

| | | | | |
|---|--------------------------------|------------------------|------------------|------|
| 1 | Au nom du père et du fils | Francine Ouellette | La Presse | (10) |
| 2 | L'homme invisible à la fenêtre | Monique Proulx | Boréal/Seuil | (9) |
| 3 | L'Été de l'île de grâce | M. Ouellette Michalska | Libre Expression | (1) |

Essais

| | | | | |
|---|---------------------------|------------------|----------------|------|
| 1 | Le Québec à l'âge ingrat | Mathieu R. Sauvé | Boréal/Le Jour | (2) |
| 2 | La Génération lyrique | François Ricard | Boréal | (19) |
| 3 | Retrouver l'enfant en soi | J. Bradshaw | Le Jour | (14) |

Editions étrangères

Fiction (romans)

| | | | | |
|---|------------------------|-------------------|-----------|-----|
| 1 | Le rêve des autres | John Irving | Seuil | (1) |
| 2 | Le petit sauvage | A. Jardin | Gallimard | (8) |
| 3 | Douze contes vagabonds | G. Garcia Marquez | Grasset | (4) |

Essais

| | | | | |
|---|----------------------------|-------------|--------------|------|
| 1 | Les fonctionnaires de Dieu | Drewermann | Albin Michel | (8) |
| 2 | Dieu et les hommes | Abbé Pierre | Laffont | (1) |
| 3 | Marlene Dietrich | Maria Riva | Flammarion | (19) |

Livres pratiques

| | | | | |
|---|--|------------------|-----------|-----|
| 1 | Gîtes du pasant au Québec | En collaboration | Ulysse | (3) |
| 2 | Guide du jardinage et de l'aménagement du Québec | Benoît Prieur | L'Homme | (6) |
| 3 | Le nouveau Petit Robert 1 | En collaboration | Le Robert | (1) |

Les listes nous sont fournies par les librairies suivantes: Bertrand, Champigny, Demarc, Ducharme, Le Fureteur (St-Lambert), Gallimard, Garneau (Québec), Guérin, Hermès, René Martin (Joliette), Monet, Le Parchemin, Les Bouquinistes (Chicoutimi), Maison de la Presse Internationale, Payette (Sherbrooke), Guy Polier (Trois-Rivières), Raffin, Renaud-Bray, Sons et Lettres, W. H. Smith & Classic.



Montréal ville plurielle

Une exposition-carrefour sur le thème de la diversité culturelle de Montréal

Du 17 juin 1993 au 16 janvier 1994

Tous les jours, quelque chose de neuf!

Au programme cette semaine:

Ⓢ **Têtes d'affiche... des gens de passion**
Rencontre avec Claude Corbo, recteur de l'UQAM
mardi 22 juin à 12 h 10
Apportez votre lunch!

Ⓢ **Rythmes en mouvance**
Rythmes brésiliens de Balaco Baco, groupe gagnant du festival Multi-Montréal 1993
mercredi 23 juin à 12 h 10
Apportez votre lunch!

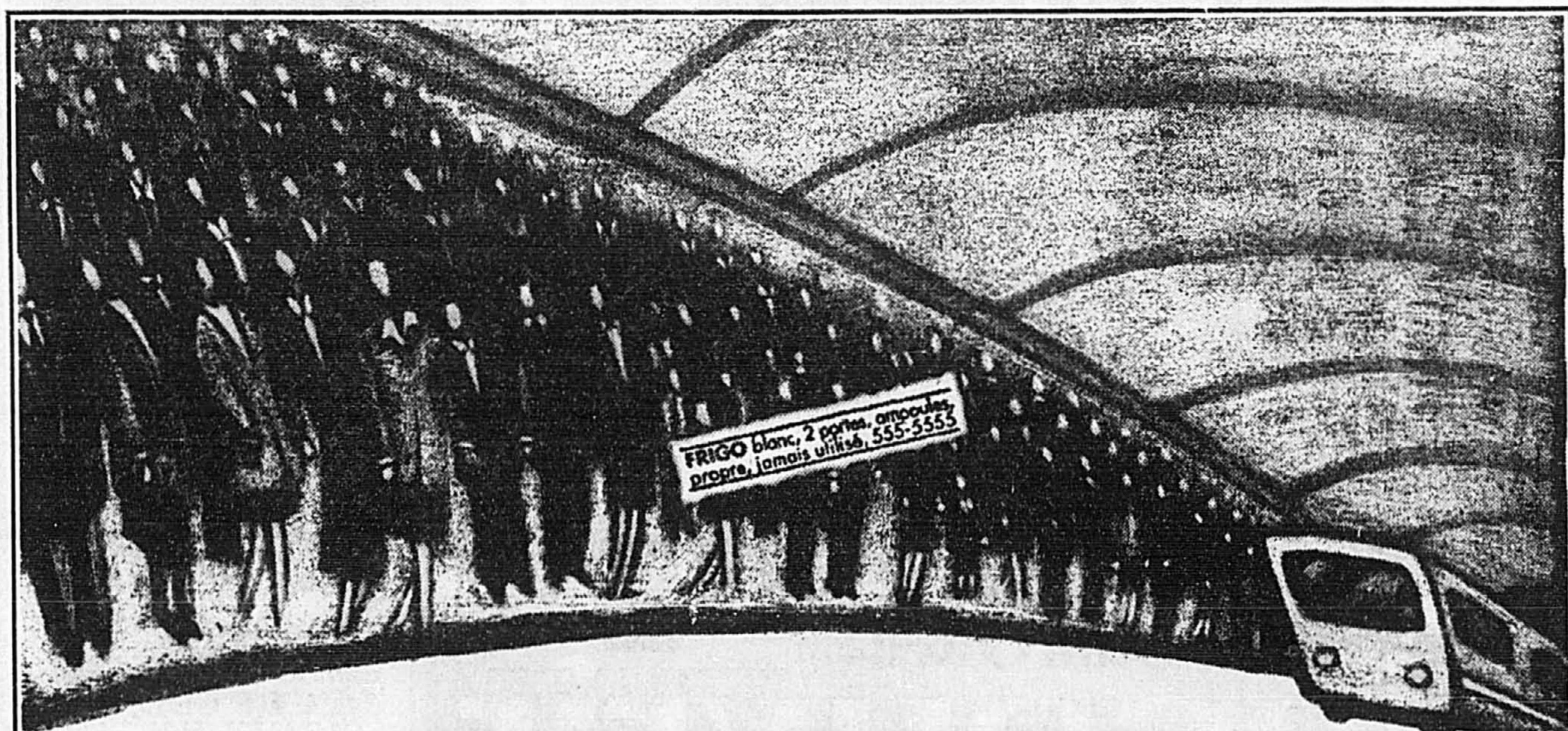
Ⓢ **Têtes d'affiche... des artistes de toutes les cultures**
Rencontre sympathique avec Agnès Grossmann, directrice artistique et chef de l'Orchestre métropolitain
jeudi 24 juin à 17 h 30

Ⓢ **26 personnes arrivent en ville**
Lecture-théâtre de la pièce *En rille* de Elisabeth Bourget, une mise en scène de Martin Faucher. Producteur délégué: Centre des auteurs dramatiques.
vendredi 25 juin à 17 h 30

Ⓢ **"Tout le monde sur la place"**
Un jeu théâtral d'après un texte de Dominique de Pasquale avec le Théâtre de La Grosse Valise.
à l'extérieur sur la place Royale
tous les dimanches à 13 h et 15 h, gratuit

Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal
350, place Royale
Vieux Montréal
Informations: 872-9150
Ouvert du mardi au dimanche de 10 h à 20 h.
Fermé le lundi.

Les Préférences



DANS 750 RAMES DE MÉTRO,
IL Y A SÛREMENT UN ACHETEUR POUR VOTRE FRIGO.

MARCHÉ AUX PUCES

13,49\$

2 LIGNES-4 JOURS.

Placez votre annonce dans *La Presse*. Elle compte 936 000* lecteurs par semaine. De quoi remplir 750 rames de métro!

285-7111
1 800 361-5013

Le Marché aux puces est réservé aux particuliers. Il exclut l'immobilier, les services, les véhicules motorisés et les animaux. Aucun changement au texte en cours de publication. Annulation possible dès la première parution. Facturation pour les 4 jours dans tous les cas. *Source: NADBank © 92. Selon une étude commanditée par les quotidiens de Montréal. Calcul effectué uniquement auprès des adultes 18 ans+ de la grande région de Montréal.

La Presse

LIVRES

Jean-Charles Harvey réédité

Pour se souvenir d'une époque révolue

RÉGINALD MARTEL

Liberté d'opinion et liberté de conduite, dans le respect des libertés des autres. Je résume ainsi la revendication de Jean-Charles Harvey, dans l'essai déguisé en roman qu'il a appelé *Les Demi-civilisés*. Revendication nécessaire et suffisante, car elle tenait compte explicitement de la notion de responsabilité.

Selon les historiens de notre littérature, le pamphlet de Harvey a fait fureur. Fureur sévère du cardinal Villeneuve, qui le premier en interdit la lecture aux fidèles de son diocèse, fureur joyeuse de milliers de jeunes, qui



ques bâtis pas l'argent des gueux sous la peur de l'enfer; [...] avec un monopole sur les connaissances, les écoles, les institutions; avec le confort, le luxe et l'opulence édifiés avec la dime du paysan ou du pêcheur; [...] avec l'autocratie du dogme étouffant toute pensée libre et ne reculant pas devant la ruine de pauvres diables coupables seulement d'avoir osé crier des vérités qui bouillonnaient en eux; [...] Que serait-il, le bon Jésus des publi-cains et des mendiants, avec tant de biens?»

De telles tirades, dans un roman qui raconte aussi l'éducation sentimentale et l'ascension sociale d'un jeune homme, détonnent beaucoup, au point de gêner la lecture. Quant aux amours contrariées de Max Hubert, leur dimension mélodramatique ferait

plutôt sourire, tant le romancier s'y révèle scolaire et naïf.

Il faut lire *Les Demi-civilisés* non pas pour la valeur littéraire de ce roman, qui est à peu près nulle, mais pour l'éclairage cru qu'il jette sur une époque encore relativement récente mais déjà oubliée.

L'édition au format de poche est précédée d'une introduction de Jean-Charles Harvey, écrite plus de soixante ans après la première parution du roman; elle est suivie d'une postface du professeur Guildo Rousseau de l'Université du Québec à Trois-Rivières, qui jargonne trop pour être utile, d'extraits d'articles de critique, et d'une bibliographie sommaire.

LES DEMI-CIVILISÉS, Jean-Charles Harvey. Typo, Montréal, 1993. 208 pages.

En quelques lignes



coûté vraiment pour les produire, les transporter, les vendre, et éventuellement ce qui en coûtera pour les détruire). Une fois ce coût évalué, les consommateurs seront en mesure de comparer la force des différents impacts polluants, et de faire leurs choix de la même façon qu'il est possible de comparer la laitue et le chocolat selon leur teneur en calories.

Pierre Vennat

SI LES VRAIS COÛTS M'ÉTAIENT COMPTÉS, Hortense Michaud-Laflamme. Éditions Écosociété, Montréal, 1993. 152 pages. 14,95\$.

Les petits génies

C'est un de ces livres édités par la Bibliothèque Nationale de France, grâce aux textes et aux manuscrits conservés dans cette bibliothèque. C'est donc une sorte de livre d'art, comme les deux qui l'ont précédé (sur les manuscrits des poètes, et sur la correspondance).

Celui-ci a été conçu pour accompagner une exposition intitulée *Le printemps des génies*. C'est comme si nous y étions allés. Nous nous promenons à travers les différentes périodes illustrant le thème: l'histoire époustouflante de ces femmes et de ces hommes qui, avant l'âge fatidique de vingt ans (dont on a dit très longuement qu'il terminait l'enfance) ont réalisé une grande oeuvre.

Les enfants prodigieux de l'Antiquité et du Moyen Âge. Ceux que les Grecs, les Romains, les Asiatiques croyaient touchés par une sorte de grâce, en naissant, comme marqués d'une tâche divine, et dont il nous reste un souvenir mythique... Puis les enfants prodiges, ceux du XVIe et du XVIIe siècles qui furent, paraît-il, un âge d'or pour les petits génies... Et ensuite, au siècle dernier, les enfants modèles ou les génies romantiques qui ont fait rêver nos grands-pères. Il y a même quelques-uns de nos contemporains, je veux dire de ce siècle. Tout cela commenté par de très bons écrivains, historiens ou critiques, dans de fameux textes de synthèse, qui sont de véritables thèses.

Je ne vous donne pas de noms, ils sont tous là. D'Alexandre le conquérant (tout est conquis à l'âge de 30 ans) jusqu'à Rimbaud (tout est créé à l'âge de 20 ans). C'est passionnant.

Jacques Folch-Ribas

LE PRINTEMPS DES GÉNIES: LES ENFANTS PRODIGES. Éditions Bibliothèque Nationale et Robert Laffont, Paris, 1993. 320 pages illustrées.

Théâtre franco-ontarien

On connaît mal au Québec le théâtre franco-ontarien. Toute la littérature en fait. Comme l'écrit Mariel O'Neill-Karch, professeur de lettres françaises à l'Université de Toronto, dans son *Théâtre franco-ontarien*, qu'elle vient de publier à l'Interligne, une petite maison de Vanier, en banlieue d'Ottawa, maintenant diffusée au Québec: par où commencer, quand il n'y a rien, ou presque, de fait sur la dramaturgie franco-ontarienne?

Avis aux intéressés, ce n'est pas la peur de vivre qui domine, mais, au contraire, le bonheur d'exister.

Cela dit, les professionnels du théâtre en Ontario, qui se sont dotés d'un organisme central, Théâtre Action, pour tenter de former écrivains, scénographes, interprètes, metteurs en scène et un public qui puisse apprécier le résultat de leur travail, ont été, jusqu'à un certain point, pénalisés pour leur succès, car si le produit s'améliore, il faut plus d'argent pour le maintenir à un niveau plus élevé. De là, stress et découragement.

Est-ce à cause de cette difficulté de survie que plusieurs des créateurs de l'Ontario français se retrouvent à Montréal? Il semble que l'épousement créateur, tant individuel que collectif, y soit pour beaucoup.

C'est pourquoi on refuse que le théâtre franco-ontarien devienne synonyme de théâtre engagé, voire nationaliste. On préfère en faire un investissement, sans restrictions, dans l'espace social de la province.

Pierre Vennat

THÉÂTRE FRANCO-ONTARIEN: ESPACES LUDIQUES, Mariel O'Neill-Karch. L'Interligne, Ottawa, 1992. 190 pages.



On «mange» trop d'énergie

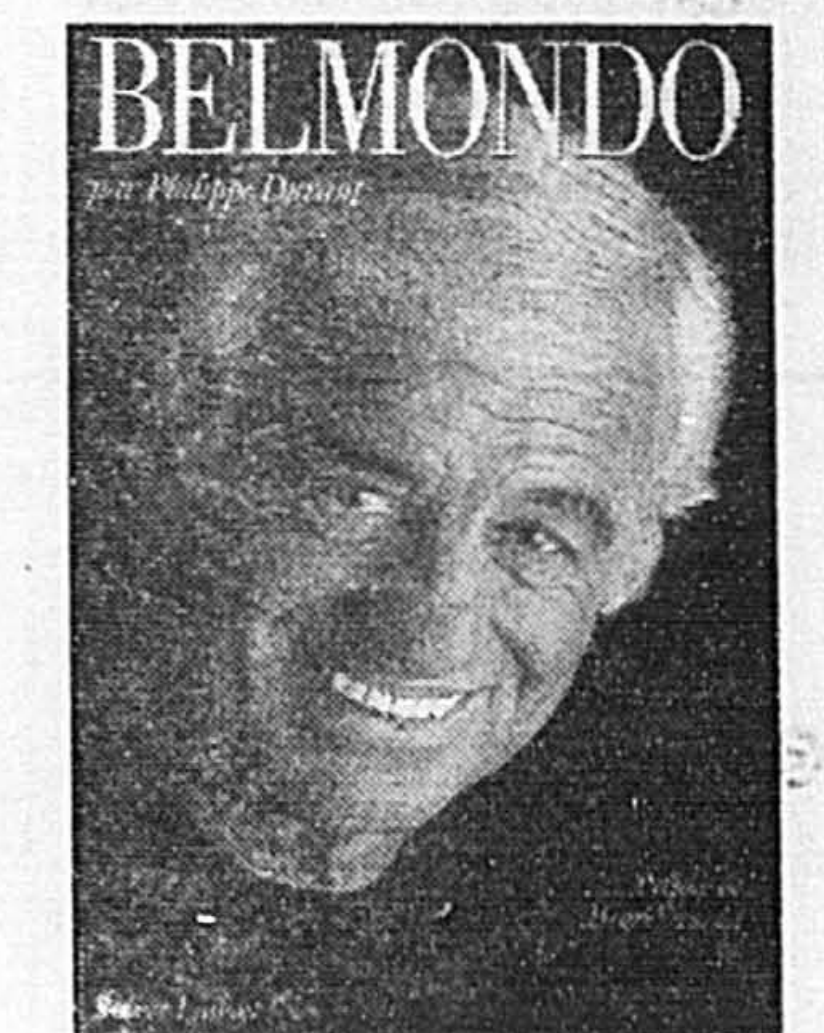
Hortense Michaud-Laflamme est spécialiste des questions énergétiques. Elle a participé à *Confluence énergétique*, vaste consultation lancée à la grandeur du Canada pour sonder l'avenir énergétique du pays à la fin des années 80. Elle a aussi, pendant des années, représenté les associations de consommateurs aux travaux qui ont permis le programme d'étiquetage Energiguide.

Sous le titre *Si les vrais coûts m'étaient comptés*, elle part en guerre contre ce qu'elle appelle «l'énergie racité».

Ne cherchez pas dans le dictionnaire, le terme n'y est pas. Du moins pas encore. Mais la réalité qu'il décrit existe.

Hortense Michaud-Laflamme est en effet convaincue que si le public est maintenant conscient, en matière d'alimentation, des dangers de la boulimie, il doit aussi s'apercevoir, avant qu'il ne soit trop tard, que notre société souffre de «boulimie énergétique», qu'elle baptisée «énergivoraçité».

Pour y arriver, elle suggère qu'à l'avenir, le prix marchand apposé sur chacun des biens et services que nous consommons soit désormais accompagné d'un autre chiffre représentant leurs coûts énergétiques globaux (ce qui en a



Bébel a sa biographie

«Notre Bébel national». Ainsi est désigné Jean-Paul Belmondo par des milliers de fans français — il vient de célébrer son 60e anniversaire de naissance.

Or Belmondo a maintenant sa biographie, oeuvre de Philippe Durant, journaliste français qui a déjà rédigé celles de Gérard Philippe, Steven McQueen et Simone Signoret. Une biographie autorisée va sans dire. Amateurs de scandales s'abstenir. Mais un livre bien écrit, agréablement de plusieurs photos dont certaines en couleurs. Bref de quoi plaire aux fans.

Une vie facile que celle de Belmondo et des stars en général?

«Personne ne parle jamais de leur inquiétude, de leur désespoir, de leur désir de mieux faire et du travail énorme qu'ils font pour distraire et amuser les autres. Personne ne leur rend hommage: on les critique; quand ils sont mauvais, on les siffle, et, quand ils meurent, c'est dans l'indifférence».

Pierre Vennat

BELMONDO, Philippe Durant. Éditions Robert Laffont, Paris, 1993. 524 pages.



trouvaient chez le protagoniste Max Hubert un écho à leurs propres aspirations.

Affirmer la liberté des individus, c'est rejeter l'empire des ins-

titutions sur ceux-là. On comprend que les élites religieuses (et politiques dans une certaine mesure) du Québec de 1934 se soient senties visées et insultées par un tel credo. On peut penser aussi que le titre de l'ouvrage, provocateur, ait pu contribuer à mobiliser la réaction.

Qui étaient-ils donc, ces demi-civilisés? Presque à la toute fin de son livre, Harvey, né en milieu rural — ce détail a son importance —, s'en explique un peu: «Il me semble que notre paysannerie est la plus civilisée qui soit au monde. Elle est la base sur laquelle nous bâtissons sans cesse. Ce n'est pas chez elle qu'on trouve la plate des demi-civilisés: c'est dans notre élite elle-même.» Et vlan!

Avec des maladroites qu'un trop faible talent de romancier ne saurait pallier, Harvey met en scène une bourgeoisie plutôt inculte, généralement corrompue dès qu'elle touche aux affaires publiques, prêchant une morale, sexuelle surtout, qu'elle transgresse allégrement; une bourgeoisie qui possède beaucoup d'argent, un argent pas toujours propre, mais un bien maigre capital intellectuel et moral.

Quand Harvey s'attaque à l'Église, on croit lire Louis Hémond — pas celui de *Maria Chapdelaine*! Il n'y va pas de main morte: «Hermann se demandait quel serait le Christ du vingtième siècle avec des temples magnifi-

HARRAP'S SHORTER

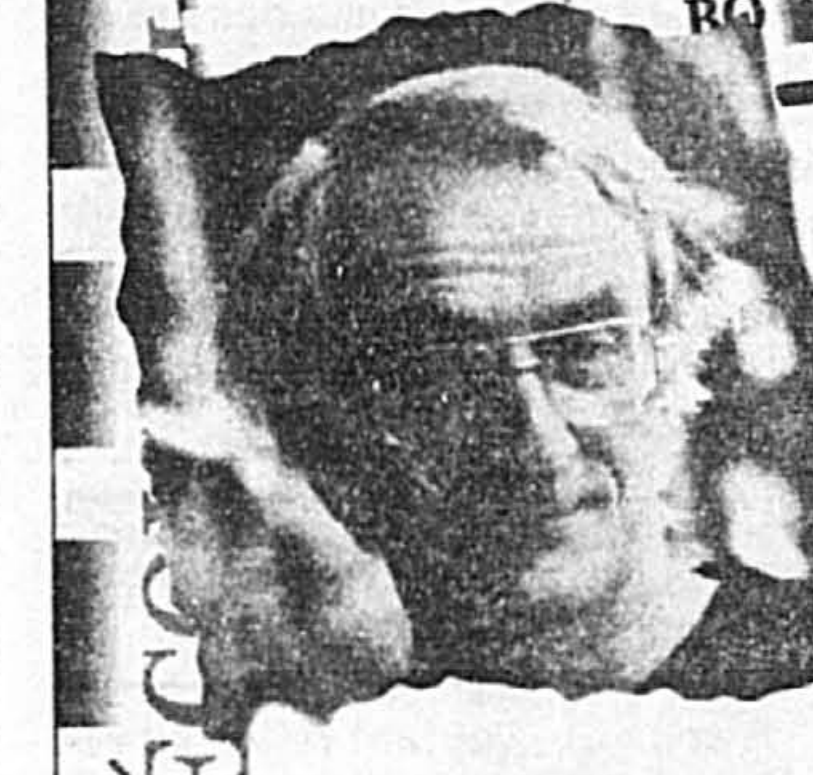
EN 1993 NOUVELLE PARUTION HARRAP'S SHORTER. Édition révisée avec supplément

- 235 000 mots et expressions et le nouveau supplément de 100 000 synonymes et antonymes anglais.
- Abondant vocabulaire spécialisé du commerce, de la finance, de l'informatique et de la technique.
- Indication de tous les niveaux de langue.
- Grande importance attachée aux américanimes.
- Grammaire complète.
- Guide pratique de conversation.
- Typographie claire et aérée.

Harrap's Shorter: le dictionnaire bilingue le plus connu et vendu dans le monde.

Diffulivre inc. 817, rue McCaffrey - SAINT-LAURENT (Québec) H4T 1N3
Tél.: (514) 738-2911 Téléc.: (514) 738-8512

Quels livres emporter cet été?



Voyagez avec Michel Tremblay DES NOUVELLES D'ÉDOUARD Claude Jasmin UNE DUCHESSE À OGUNQUIT Yves Thériault KESTEN André Carpentier L'AIGLE VOLERA À TRAVERS LE SOLEIL

Découvrez le Montréal réaliste de Michel Tremblay THÉRÈSE ET PIERRETTE À L'ÉCOLE DES SAINTS-ANGES Découvrez le Montréal étonnant d'André Carpentier RUE SAINT-DENIS

BQ La bibliothèque d'hier et de demain Cette publicité a été réalisée avec l'aide du ministre des Affaires culturelles du Québec.

Libre Expression

Tout un été à rêver!

Marcelyne Claudais
Ne pleurez pas tant, Lysandre...

ARLETTE COUSTURE
CES ENFANTS D'AILLEURS
Même les oiseaux se sont tus

Francine Ouellette
Les Ailes du Destin
L'Alouette en cage

Jean O'Neil
GÉOGRAPHIE D'AMOURS

Louis-Martin TARD
Le bon Dieu s'appelle Henri

Un homme comme tant d'autres

Demandez à votre libraire notre sélection complète de «livres soleil»!

Livres



Tout en lisant...

JACQUES FOLCH-RIBAS
collaboration spéciale

Rester couvert
devant le roi



José Luis de Vilallonga et Juan Carlos.

■ José Luis de Vilallonga est Grand d'Espagne, ce qui lui donne le privilège de rester couvert devant le roi. On ne pouvait trouver mieux en France et Navarre pour provoquer et recueillir les confidences de sa majesté Juan Carlos de Borbón y Borón, que l'on imagine volontiers chapeauté d'un superbe sombrero coloré, renforcé, et bordé de dentelles... C'est que notre reine à nous autres, Elizabeth from Windsor, dite Lizzy-Bunker, nous a habitués à contempler les nombreux couvre-chefs, en général blindés contre les balles, qui la couvrent pour notre grande distraction télévisuelle, durant les veillées d'hiver où les sujets de conversations se font rares.

Annus horribilis? Bon, bon... Nous allons donc pouvoir nous intéresser à un autre roi que notre reine. Au roi d'Espagne, tiens, pourquoi pas?

Voici un livre utile, en même temps que distrayant. Il nous montre ce que c'est que d'être roi et en quoi ce pouvoir monstrueux qui recouvre certains êtres les change, les façonne, leur donne une sorte de mystère, au sens sacré du mot, et les laisse totalement livrés à sa logique... Certains en meurent, comme ce Louis le seizième, proprement décapité à Paris, France, qui fut justement l'un de ancêtres de Juan Carlos. D'autres mourront d'ennui et d'abandon au creux d'une province. Il y en a cent, mille, dans le monde, que ce pouvoir démesuré dont ils sont nés affaiblis a conduit au désespoir total ou au faux semblant d'une royauté d'opérette... Le seul, peut-être, qui soit vraiment roi et qui exerce le pouvoir royal, c'est lui. Curieux, non?

Le roi, donc, se raconte et Vilallonga l'écoute, le provoque parfois, et note, et transcrit tout. Presque tout. Car je parie une couronne que Monseigneur Juan Carlos s'est gardé pour lui plusieurs secrets, pas forcément d'État, et que Don José Luis en a effacé quelques-uns, tombés par mégarde des royales lèvres. Qu'importe. Il est assez

plaisant d'assister à l'éducation — j'allais dire l'élevage — du petit Juan Carlos sous le regard madré de ce paysan de Franco, de voir vieillir le général en même temps que grandit le jeune homme qui se prépare à être roi. Après... Après la mort du vieux. Car il n'est rien de plus annoncé que cette mort dont le monde entier se persuadera qu'elle est indispensable au changement des choses en Espagne. Une mort attendue, et redoutée en même temps. Une mort dont tout le monde parle, durant des années... On racontait à l'époque que le jeune Juan Carlos, un matin, avait eu du mal à se réveiller. On le secoue: — Monseigneur! Monseigneur! Réveillez-vous s'il vous plaît! Et lui, à moitié endormi, pousse un cri: — Il est mort?

Plaisant, aussi, de suivre le jeune roi qui se garde à gauche et se protège à droite... Qui reçoit avec la même urbanité le fasciste convaincu, et Carrillo le communiste militant... Qui ne cède jamais à personne, qui se montre pur et dur — comme ce pouvoir divin, justement, semble le lui commander — et qui pourtant conserve un sens de l'humour, une finesse, une subtilité, une modestie, pas seulement devant son fidèle sujet Vilallonga pour les fins d'un livre, mais toujours et en tout temps, sans jamais se démentir.

Superbe, enfin, d'assister au sauvetage de la démocratie la plus jeune du monde, par le roi du plus ancien des lignages. Cette fois, on s'en souviendra peut-être, qu'une bande de mafieux de l'armée essaya de s'emparer du pouvoir. En une nuit, quelques coups de téléphone, beaucoup de courage et une voix forte, l'état de grâce se répandit sur un pays qui pourtant y était le moins préparé. C'est de la tragédie grecque, ça, ma parole.

Passionnant, ce livre. Seigneur! On deviendrait royaliste.

LE ROI, José Luis de Vilallonga. Entretiens. Éditions Fixot, Paris, 1993. 303 pages.

Gotlib:
autobiographie
sans dessins

JOCELYNE LEPAGE

■ Ce qui est écrit sur la couverture permet d'espérer l'un de ces livres désopilants si rares que l'on en jout d'avance. Et les citations, vraies et fausses, de Sartre à Lacan, en passant par Kant, laissent



croire au lecteur souffrant d'un complexe d'infériorité intellectuelle qu'il pourra se défouler comme il l'a déjà fait, par exemple, avec les livres de Woody Allen.

Mais l'autobiographie de Gotlib, l'un des rares auteurs de bande dessinée à être apprécié également par ceux qui n'aiment pas la B.D., répond à moitié à ces attentes. Mais il répond, curieusement, à des attentes que nous n'avions pas.

Il y a dans *J'existe, je me suis rencontré* des passages très drôles dont certains constituent de véritables morceaux d'anthologie. Quand il raconte, par exemple, sa première masturbation. Ou ses aventures dans des familles anglaises.

Mais ce que l'on retient surtout, c'est l'histoire touchante d'un petit garçon d'une famille juive hongroise installée à Paris et dont le père disparaît dans les camps de concentration en Allemagne. Gotlib, né en 1934, passe les années de guerre dans des familles françaises pas toujours honorables et dans des «homes» pour enfants juifs (orphelins) d'une qualité infiniment supérieure aux premières. Malgré le ton léger de Gotlib, de son vrai nom Marcel Gottlieb, on devine que son enfance n'a pas dû être toujours drôle.

Le livre est inégal.

Il s'y glisse de curieuses erreurs sur les âges qu'une révision aurait pu facilement corriger. Et à force d'éviter de s'apitoyer sur quoi que ce soit, Gotlib se laisse aller, parfois, au cabotinage. C'est alors que l'on s'ennuie des dessins de ce prodigieux artiste, dans ses *Rubrique à brac*, où le cabotinage avait une troisième dimension. Mais Gotlib s'est déformé le dos à force de trop dessiner. Maintenant il ne peut presque plus. D'où, sans doute, le recours à l'écriture.

L'impression générale qui se dégage finalement de l'ouvrage, c'est que voilà un merveilleux scénario de film pour un tandem Louis Malle/Jean-Claude Lauzon.

J'EXISTE, JE ME SUIS RENCONTRÉ. Gotlib. Éditions Flammarion, Paris, 1993. 28,95 \$.



L'autobiographie de Gotlib, et une planche de ses célèbres *Rubrique à brac*.

Le déclin de l'État-providence

PIERRE VENNAT

■ L'État-providence est en panne sèche, nul doute là-dessus. Et il apparaît de plus en plus indispensable de repenser le système canadien de sécurité sociale. Mais loin



d'être un pas vers l'amélioration, la refonte des politiques sociales entreprise par les gouvernements Bourassa et Mulroney ne sont pas sans rappeler celles qui avaient cours au XIXe siècle.

C'est du moins ce qu'affirme Dennis Guest, professeur au Département de travail social de l'Université de Colombie-Britannique dans son *Histoire de la sécurité sociale au Canada*.

Pour des raisons obscures, rares sont les auteurs québécois et canadiens qui ont écrit une histoire de nos politiques sociales. Règle générale, historiens, sociologues et politologues préfèrent s'attar-

der aux querelles constitutionnelles, aux politiques linguistiques ou économiques, plutôt qu'aux politiques sociales.

N'eût été de Dennis Guest et de quelques autres, à peu près personne ne se souviendrait des noms de Louis Guyon ou de Léon Lebel. Dans une province où la devise est pourtant «je me souviens», à peu près personne ne connaît ces deux pionniers québécois de notre régime de sécurité sociale et on n'enseigne pas leur nom dans nos cours d'histoire.

Pourtant, c'est à Louis Guyon, qui portait le titre de «inspecteur en chef des fabriques du Québec», que l'on doit la Loi québécoise des accidents du travail qui fit du Québec, en 1909, le pionnier du Canada en ce domaine, un an avant l'Ontario. Léon Lebel, jésuite reconnu au Québec, est quant à lui un des pères de notre système d'allocations familiales, alors qu'on doutait encore de sa pertinence. Dès 1929, devant une commission parlementaire fédérale, il avait osé dire, ce qui passait pour révolutionnaire à l'époque, qu'il ne faisait aucun doute dans son esprit que l'insuffisance des salaires accordés en général par l'industrie menait tout droit à un effondrement du



taux de natalité et à un exode de la population vers les États-Unis. Étant donné l'importance cruciale des enfants en tant que citoyens et travailleurs de demain, affirmait-il, un programme contributif d'allocations familiales devait être instauré, financé par les employeurs.

Nous sommes maintenant dans les années 90. Et le soutien dont jouissait l'État-providence s'est affaibli. Les problèmes humains demeurent, cependant, qu'il s'agisse de gagner sa vie, d'élever une famille et de prévenir ou

d'affronter les dangers qui la menacent ou qu'il s'agisse de faire face aux situations critiques de la vie qu'engendre en grande partie la société: bas salaires, chômage, sous-emploi.

La conclusion de Guest est amère:

« Outre les élections fédérales, les ambitions du gouvernement conservateur pour 1993 passent par la conclusion de l'Accord de libre-échange nord-américain avec les États-Unis et le Mexique.

« La révision majeure des politiques sociales, promise pour 1993, avait pour objectif de moderniser les programmes sociaux. Ces stratégies illustrent la détermination du gouvernement à avancer plus encore sur la voie de la privatisation, de la déréglementation et de la minimisation du secteur public — le tout sous les vivats des grandes entreprises et de leurs acolytes.

« Notre gouvernement s'est résolument engagé dans une refonte de politiques sociales et économiques qui ne sont pas sans rappeler celles qui avaient cours au XIXe siècle.

HISTOIRE DE LA SÉCURITÉ SOCIALE AU CANADA, Dennis Guest. Édition du Boreal, Montréal, 1993. 478 pages.

Frissons pour l'été (première partie)

Quelques cauchemars américains



GILBERT GRAND

■ Voici — tel qu'annoncé... — une première sélection (d'autres suivront sous peu) consacrée aux polars et thrillers américains des derniers mois.



MAMA'S BOY, Charles King, Laffont, 412 pages, 34,95 \$

Dans la foulée du *Silence des agneaux*, le débutant King trace de main de maître le portrait terrifiant d'un *serial killer* qui élimine des familles entières. Charmeur, génie des langues et de l'électronique de jour, il traque de nuit ses futures victimes, les filme, les enregistre, programmant chaque détail de façon à faire passer la tuerie pour le geste d'un père devenu fou. Mais, funeste erreur, il laisse un jour un témoin: un petit Noir autiste qui,

caché au fond d'un placard, a tout vu. Jake, le policier new-yorkais, réussira-t-il à le faire parler avant que le tueur ne frappe à nouveau? Frissons garantis.

UNE DANSE AUX ABATTOIRS, Lawrence Block, Série Noire/Gallimard 352 pages, 12,50 \$

Entre deux réunions des AA, Matt Scudder, le privé le plus «maganné» mais attachant de l'heure, n'en finit pas d'explorer les cercles de l'enfer new-yorkais (cf. *Huit millions de façons de mourir*, *Un ticket pour la morgue*, etc.). Cette fois-ci, c'est aux *snuff movies* (ces films pornos qui montrent la mort des acteurs sans trucage) qu'il s'attaque: son enquête, véritable plongée dans les ténèbres de l'inhumanité, l'amène sur les traces d'un couple pervers qui tue pour le plaisir. Réalisme quasi insoutenable tempéré par une salubre indignation.



LES VEUVES, Ed McBain, Presses de la Cité, 320 pages, 24,95 \$

Pour cette 43e enquête des policiers du 87e District, un Ed McBain, au sommet de son art, nous surprend encore. Émotion d'abord: le vieux Carella est tué par deux voleurs dans sa boulangerie, laissant Steve, son fils inspecteur, brisé par le chagrin et remâchant sa vengeance. Érotisme ensuite: entre la blonde Susan, poignardée dans son lit, et Arthur, le respectable divorcé marié abattu devant chez lui, la police n'a trouvé qu'une seule piste, soit un paquet de lettres décrivant crûment leurs ébats. Et voici que l'assassin s'en prend aux veuves et petites amies d'Arthur. Amour, quand tu nous tues!

LE MASQUE DE L'ARAIGNÉE, James Patterson, JC Lattes, 423 pages, 36,95 \$ Enlever le fils du secrétaire au



Trésor et la fille d'une star au nez et à la barbe des services de sécurité, Gary a de quoi être fier, lui qui se prend pour le fils de Lindbergh et rêve de faire la une de tous les médias d'Amérique. Mais voilà qu'un des enfants meurt, que la rançon disparaît, que la police est sur ses traces... Alex Cross, le détective noir, a besoin de tout son doctorat en psychologie pour percer la double personnalité du kidnappeur et deviner que le cerveau de l'affaire est sans doute ailleurs!

LES ÉGOÛTS DE LOS ANGELES, Michael Connelly, Seuil Policiers, 363 pages, 29,95 \$

En passant par le réseau d'égoûts, une bande de malfaiteurs vide les coffres d'une banque de Los Angeles. L'inspecteur Bosch comprend à qui il a affaire



lorsqu'il retrouve dans une canalisation le corps d'un de ses anciens camarades du Vietnam. Là-bas, on les surnommaient les «rats des tunnels» parce que leur unité devant «nettoyer» les galeries creusées par le Vietcong, une expérience qui hante encore ses nuits. La bande préparant un autre hold-up, Bosch doit vaincre sa peur et redescendre dans ces souterrains où la mort frappe dans le noir.

UNE SAISON POUR LA PEUR, James Lee Burke, Rivages/Thriller, 317 pages, 29,95 \$

Revoici Dave Robicheaux, l'inoubliable flic cajun des *Prisonniers du ciel* et de *Black Cherry Blues*, quittant son foyer et ses bateaux de pêche pour infiltrer la mafia de la drogue de La Nouvelle-Orléans. Mission dangereuse dans un monde sans pitié où, à côté du caïd local, il retrouve

Bootsie Mouton, son premier amour. Nul ne sait aussi bien que James Lee Burke décrire dans une prose vibrante les noirceurs de l'âme, la violence des passions et la beauté des bayous de Louisiane.

LA BÊTE AU VENTRE, Edward Bunker, Rivages/Thriller, 427 pages, 39,95 \$

Après avoir passé des années derrière les barreaux, Bunker s'est acheté un conduit le jour où il a découvert la littérature. Son oeuvre se nourrit de la réalité du monde carcéral pour en démonter l'inférieur engrenage. Dernier volet d'une trilogie commencée avec *Aucune bête aussi féroce* (sur l'impossible réinsertion d'un condamné) et *La bête contre les murs* (comment la prison fabrique ses monstres). *La bête au ventre* décrit l'itinéraire exemplaire d'un enfant abandonné par ses parents et passant, privé d'amour, de foyers en écoles militaires, maisons de redressement et hôpitaux psychiatriques. Un réquisitoire accablant.

Arts et spectacles

Pauline Martin mise sur l'intelligence

Ce qu'on présente au Théâtre Molson dont elle a pris la direction, c'est du théâtre qu'on pourrait jouer à tout moment à Montréal ou ailleurs

JEAN BEAUNOYER

En acceptant la direction artistique du Théâtre Molson de Saint-Gabriel-de-Brandon, Pauline Martin a choisi de prendre tous les risques et de proposer une oeuvre de théâtre que la plupart de ses fans de *Samedi P.M.* n'attendaient pas d'elle. Oubliez les gros yeux de Jean-Luc Monro, l'animatrice de talk show du troisième âge, Rose-Aimée et tous les merveilleux personnages qu'elle a inventés pour la télé. Pauline Martin a choisi d'aller au bout d'elle-même et de son théâtre. Elle a écrit, signé la mise en scène et joue tout l'été le personnage de Laurence, coincé entre son co-locataire, son ex-conjoint et son frère.

Prévenons tout de suite tous ceux qui auraient envie de se précipiter à Saint-Gabriel dans le but de se payer une bonne rigolade à l'intérieur d'une comédie facile, qu'ils seront amèrement déçus. Pauline Martin a choisi de nous faire partager un théâtre qui traite des relations humaines pas toujours faciles entre les membres d'une même famille, entre des anciens conjoints et entre un homme et une femme qui habitent sous un même toit sans vivre une relation amoureuse.

Il s'agit d'un virage radical pour le Théâtre Molson. Un virage courageux entrepris avec une pièce qui respecte l'intelligence des spectateurs et qui provoquera sans doute de nombreuses discussions. Nous sommes bien loin des *Avion en folie* et autre *Hôpital en folie* où on se tapait les cuisses en déshabillant les gens sur scène. C'était drôle, populaire mais pas toujours édifiant. Cette fois-ci, on mise sur l'intelligence de la population et on plonge les spectateurs dans des situations dramatiques actuelles. Ce n'est pas une pièce facile, divertissante, amusante. C'est la réalité de l'ex-conjoint qui surgit et qui bousille un déménagement alors qu'il a éparpillé les meubles de l'ancien couple chez ses nouvelles maîtresses.



PHOTO JEAN-YVES LÉTOURNEAU, La Presse

Pauline Martin a choisi d'aller au bout d'elle-même et de son théâtre. Elle a écrit, signé la mise en scène et joue tout l'été le personnage de Laurence, coincé entre son co-locataire, son ex-conjoint et le frère du titre de la pièce.

On assiste dans ce spectacle à l'apparition de l'homme rose — ou l'homme nouveau si vous préférez — qui est le nouveau co-locataire de Laurence. Il fait la cuisine, il est musicien, délicat, compréhensif et il est de race noire. Mais il n'est jamais question de la couleur de sa peau dans le texte et c'était voulu parce que « nous en sommes là », opine Pauline Martin qui se refuse à la condescendance et au paternalisme méprisant face à son public. Elle va même encore plus loin en créant une complicité entre son frère et le locataire qui se raconte des « histoires d'hommes ». Comme si Pauline Martin avait voulu donner pour une rare fois, une

plus grande place aux hommes bousculés par le féminisme durant les dernières décennies.

A certains moments, son personnage de Laurence se retire, pour laisser les trois hommes sur scène se raconter. L'un boit de la bière, se comporte comme un macho et ne comprend rien évidemment aux subtilités de la musique. C'est évidemment l'ex-conjoint qui apporte un élément de fantaisie à la pièce. Michel Daigle interprète le frère avec tout le talent, le métier et la sincérité qu'on lui connaît. C'est l'homme de la campagne qui ne comprend pas toujours les aspirations de sa femme et encore moins le besoin de liberté de son fils. Robert J.A. Paquette interprète le co-locataire avec une bien grande discrétion qui frise la neutralité complète. Pauline Martin est toujours aussi flamboyante sur scène mais dans *C'est mon frère*, elle cède la place à la production. Une très grande place.

Il ne s'agit pas d'une pièce parfaite. Loïn de là, à mon sens. En première partie, on met un temps fou à installer les personnages et à amener le conflit entre le frère et la soeur. Le jeu n'est pas toujours convainquant et j'ai vu une des toutes premières représentations alors que le spectacle n'était manifestement pas encore rodé. Je retiens cependant la volonté de renouveau et du théâtre sans compromis de la part de Pauline Martin qui a choisi de changer les habitudes d'un théâtre qui mérite d'être vu par ceux qui ne fréquentent pas habituellement les théâtres d'été. Parce que ce n'est pas du théâtre d'été qu'on présente à Saint-Gabriel-de-Brandon, c'est du théâtre qu'on pourrait jouer à tout moment à Montréal ou ailleurs. Et puis, on a aménagé l'un des plus beaux sites de la province autour du théâtre situé près d'un lac. Définitivement un lieu et un théâtre à découvrir.

C'EST MON FRÈRE, de François Boulay et Pauline Martin, mise en scène de Pauline Martin et Sue Turmel, scénographie de Marc-Antoine Choquette. Avec Pauline Martin, Michel Daigle, Benoît Rousseau et Robert J.A. Paquette. Au Théâtre Molson de Saint-Gabriel-de-Brandon pendant toute la période estivale.

LIVRES



La vie des livres

PIERRE VENNAT

Le Méridien se joint à Beauphère

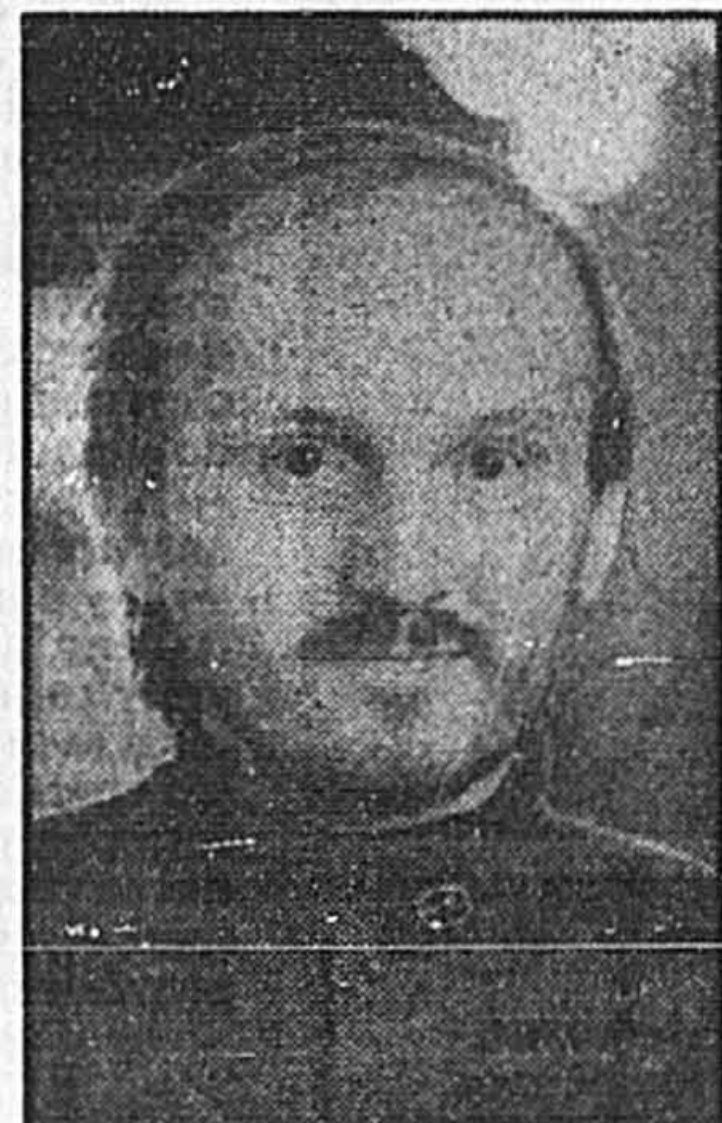
Les Éditions du Méridien, présidées par François Martin, une maison d'édition spécialisée surtout dans les essais et qui a publié les ouvrages de plusieurs journalistes de *La Presse* ces dernières années, vient de déménager de ses locaux de la rue Sherbrooke à de nouveaux locaux à Laval.

Mais il s'agit bien plus que d'un déménagement physique.

En effet, le Groupe Beauphère, formé moitié-moitié par les Éditions Beauchemin et les Éditions du Phare, déjà majoritaire dans Mondia, un autre grand nom de l'édition scolaire au Québec, vient d'acquiescer 25 p. cent du capital-action du Méridien.

Cette entente permettra au Méridien, qui compte publier une trentaine de titres en 1993, la moitié ce printemps-ci, l'autre à l'automne, de partager plusieurs services comme la comptabilité et le marketing. Le Groupe Beauphère ayant déjà ses entrées sur le marché universitaire, ainsi qu'en Europe et en Afrique, un nouveau marché s'ouvre ainsi au Méridien qui croit ainsi pouvoir, malgré la récession, améliorer sensiblement son chiffre d'affaires dès cette année.

Si François Martin, éditeur de troisième génération, conserve pour le moment le contrôle majoritaire de sa maison et son indépendance éditoriale, les pdgs des Éditions Beauchemin et du Phare, Guy Frenette et Jean Canac-Marquis, deviennent les nouveaux vice-présidents du conseil d'administration du Méridien. Martin demeure le président et



Jim Corcoran

directeur général. L'ancien diplomate Fernand Tanguay demeure président du conseil d'administration et actionnaire minoritaire, de même que le fondateur, l'avocat Maurice Martel, maintenant retiré à toute fin pratique, conserve encore un certain bloc d'actions.

Pour clore la saison de poésies

Tous les poètes sont invités à la « Place des poètes », au Bistrot Floresta de la rue Saint-Denis, par la poète animatrice Janou Saint-Denis, à l'occasion de la Saint-Jean. Cela se passera mercredi soir, le 23, à compter de 21 heures, et chacun aura 5 à 10 minutes pour dire sa poésie au micro.

Il y aura aussi musiciens, chanteurs et chanteuses et la

Place aux poètes fera ensuite relâche jusqu'à l'automne prochain.

Jim Corcoran au Salon du livre de l'Estrée

Les vacances d'été débutent avec le congé de la Saint-Jean, mais l'Estrée se prépare déjà à son prochain Salon du livre, du 13 au 17 octobre prochain, sous le slogan « En grande livrée ».

Le poète et chansonnier sherbrookois Jim Corcoran connu à travers tout le Québec a accepté d'en être le porte-parole. En marge de ce salon, le quotidien *La Tribune* a lancé un grand concours littéraire sous le thème *ouvrir le bal*.

Langue et foi

Il y a belle lurette qu'on n'avait pas mêlé langue et foi dans les débats québécois. La revue *Éducation et francophonie*, périodique publié par l'Association canadienne d'éducation de langue française vient de le faire en publiant un numéro thématique intitulé « Langue, foi et culture ».

Principal rédacteur invité, Benoit Lacroix, dominicain de l'Institut d'études médiévales écrit que « la langue permet d'identifier la patrie; la foi inspire la vie individuelle; la culture, elle, a pour rôle essentiel de préserver et d'ennoblir. Langue sans culture: langue qui se meurt. Foi sans culture: foi qui s'étirole. Bref, la qualité de nos vies dépendra de plus en plus de la culture que nous nous donnerons ».



Avec ou sans Aristide, Haïti est à repenser

PIERRE VENNAT

Marc Bazin a beau avoir tiré sa révérence, nul ne sait comment la crise haïtienne va se résoudre. Que le père Jean-Bertrand Aristide reprenne son poste ou non, il faut, comme l'écrivent Claude Moïse et Émile Ollivier, *Repenser Haïti*.

Les auteurs de *Repenser Haïti* ne rêvent pas en couleur.

En Haïti, écrivent-ils, la question politique est prioritaire, mais ses retombées sont souvent

par opposer un refus sans concession à toutes les entreprises de destruction de l'oeuvre démocratique en construction. Dès lors qu'Aristide a été élu dans des conditions qui légitiment sans aucun doute son pouvoir, le devoir et l'intérêt de toutes les forces politiques, de tous les partis politiques, de tous les démocrates, sont de défendre sans réticence sa légitimité, même si certains ont de bonnes raisons de critiquer ses erreurs, de s'opposer à certaines de ses politiques.

Ou absence de politique, puisque selon Claude Moïse, enseignant et historien, et Émile Ollivier, davantage connu comme romancier et lauréat, en 1991, du Grand Prix littéraire de Montréal pour *Passages*, l'une des plus grandes politiques du gouvernement d'Aristide ressortait d'une absence de stratégie ou plutôt d'une oscillation entre deux voies inconciliables.

« Le nouveau président voulait en finir avec le macousisme, avec l'injustice séculaire dont est victime le peuple haïtien dans le but avoué de mettre en place un État de droit, c'est-à-dire une « démocratie bourgeoise ». Mais, bien qu'il se défende de suivre un quelconque modèle, il est fortement tenté par les méthodes révolutionnaires. Élu sous l'empire d'une constitution « bourgeoise », il est porté par une vague populaire susceptible de débordement extra-légaux.

« On pourrait dire qu'on se situait entre le Nicaragua sandiniste sans l'armée sandiniste et le Chili d'après Pinochet sans la coalition des forces démocratiques ».

Repenser Haïti n'est pas un livre de recettes pour réussir la

démocratie haïtienne, puisque celle-ci est à créer, mais un sérieux effort de réflexion. Qui sert aussi d'outil de compréhension écrit sans complaisance pour les Non-Haïtiens désireux de s'y retrouver dans les nombreuses facettes des événements de ce pays. Le duvaliérisme, par exemple, qui a affecté l'espace mental de tout un peuple, contaminé sa vision sociale et politique, est bien expliqué.

Or, même après être libérée de l'emprise de la tyrannie duvaliérienne, la société haïtienne n'est pas insensible à l'attraction du chef autoritaire et incontesté qui soit investi de la force d'en remonter à tous les éléments de désagrégation, à toutes les forces du mal. La tentation manichéenne la guette. Il faut donc *repenser Haïti*! La démocratie haïtienne est à inventer chaque jour dans sa manière d'être, dans son mode d'organisation, c'est-à-dire dans sa capacité de découvrir et d'exprimer le mode de vie haïtien, d'en tirer les particularités et d'en concrétiser les espérances libératrices.

« L'un des pièges les plus constants qui nous guette, c'est précisément celui de la fétichisation qui consiste à ériger les moyens en fins, à sacrifier les dirigeants, les appareils et les programmes, à métamorphoser les groupes en chapelles, les adhérents en dévôts, les manifestations en messe, les élus en grands prêtres et le Peuple en « Être suprême », et ce faisant, à s'enfoncer dans la logique de la domination tout en croyant fermement la combattre ».

REPENSER HAÏTI, Claude Moïse et Émile Ollivier. Éditions du CIDHCA, Montréal, 1992. 254 pages.

Honnête spectacle de l'Atelier lyrique

CLAUDE GINGRAS

Le dernier exercice public de la saison à l'Atelier lyrique de l'Opéra de Montréal réunit deux oeuvres légères inspirées par — c'est d'ailleurs le titre du spectacle — ces « Pêchés mignons » que sont, ou plutôt que furent à une certaine époque, le café et la cigarette.

La *Cantate du café* fait partie d'un petit nombre de *Weltliche Kantaten* (ou « Cantates profanes ») de Bach. Le très sérieux Johann Sebastian s'y moque de la vogue subite du café (nous sommes vers 1730) dans un dialogue où un père cherche à en interdire l'usage à sa fille, incapable de se passer du stimulant breuvage.

Du café servi gratuitement à l'entracte, on passe ensuite au petit opéra de Wolf-Ferrari *Il Segreto di Susanna*. Monsieur sent une odeur de fumée dans la maison et croit que sa femme a un amant. Il découvre finalement le « secret de Suzanne »: madame fume en cachette.

Bien que parfois présentée avec mise en scène, la *Cantate du café* l'est ici en version concert et dans l'original allemand. Une audition au disque permet de suivre le texte, qui est amusant. Le spectateur doit se contenter du résumé figurant dans le programme. Et il regrette sûrement les surtitres dans le Wolf-Ferrari, où cependant la mise en scène donne une meilleure idée de ce qui se passe.

Dans le Bach, Marc Belleau chante le Père avec une certaine autorité et une bonne voix. Michel Léonard (seul participant à ne pas faire partie de l'Atelier) dote sa modeste narration chantée de la justesse de style acquise dans les milieux de la musique ancienne. Leïla Chalfoun fait entendre une petite voix agaçante. Dommage, car elle semble adorer chanter. Joël Thiffault dirige du clavier avec une énergie débordante.

La mise en scène du Wolf-Ferrari est honnête. Il y a des points morts et le « punch » est raté: on est à peine conscient que monsieur se brûle les doigts sur la cigarette que sa femme dissimule derrière elle. Ruth Ohlmann a du chic, joue avec naturel et la voix est bonne, malgré quelques écarts de justesse. Normand Richard est assez bon comédien mais il a des problèmes d'émission vocale. Taras Kulish a du talent comme acteur. Encore faudrait-il l'entendre chanter. Esther Gonthier anime le déroulement musical au piano et y suggère même les subtilités orchestrales.

ATELIER LYRIQUE DE L'OPÉRA DE MONTRÉAL, Vendredi soir, Cinquième Salle de la Place des Arts; reprise auj., 14 h 30. Programme: *Cantate Schweigt stille, plaudert nicht*, BWV 211 (*Cantate du café*), texte: Picander, musique: J.S. Bach (c. 1732); Leïla Chalfoun, soprano (Lieschen), Marc Belleau, baryton (Schliendrian, son père), Michel Léonard, ténor (le Narrateur), membres de l'Orchestre Baroque de Montréal, dir. Joël Thiffault, claviciniste.

Il Segreto di Susanna, opéra bouffe en un acte, livret: Enrico Golisciani, musique: Ermanno Wolf-Ferrari (1909); Ruth Ohlmann, soprano (Susanna), Normand Richard, baryton (le comte Gil, son mari), Taras Kulish, mime (Sante, le domestique — rôle muet). Mise en scène: Patrice Saint-Pierre. Costumes: Jacques Lessard. Décors anonymes. Au piano: Esther Gonthier.

Palmarès

VIDÉOCLIPS

PALMARÈS MUSIQUE PLUS

| CS | SD | NS | ARTISTE—TITRE | CS | SD | NS | ARTISTE—TITRE |
|----|----|----|---|----|----|----|---|
| 1 | 2 | 11 | *PAUL SARRASIN Jalousie | 11 | 17 | 2 | MIDNIGHT OIL Truganini |
| 2 | 5 | 4 | CHRIS ISAAK Can't Do A Thing (To Stop...) | 12 | 20 | 1 | BON JOVI In these Arms |
| 3 | 3 | 10 | WHITNEY HOUSTON I Have Nothing | 13 | 15 | 3 | *RUDELUCK Tout recommencer |
| 4 | 7 | 5 | LONDON BEAT You Bring On The Sun | 14 | 18 | 1 | JOE BOCAN Et s'il était trop tard |
| 5 | 9 | 3 | DURAN DURAN Come Undone | 15 | — | — | *BRUNO PELLETIER Tu cherches malgré tout |
| 6 | 1 | 10 | *GILLES VALIQUETTE Mets un peu de soleil dans... | 16 | 6 | 9 | CÉLINE DION Water From The Moon |
| 7 | 4 | 8 | NIAGARA Un million d'années | 17 | — | — | *STEF CARSE Achy Breaky Dance |
| 8 | 8 | 5 | *RENÉ SIMARD E — MC | 18 | — | — | *MARIO PELCHAT A juste raison |
| 9 | 11 | 23 | JANET JACKSON That's The Way Love Goes | 19 | — | — | *AU NOM DE L'AMOUR Fondation au nom de l'amour |
| 10 | 13 | 2 | *FRANCIS MARTIN Fou de toi | 20 | 16 | 4 | AEROSMITH Livin' On The Edge |

CS: Cette semaine. SD: Semaine dernière. NS: Nombre de semaines au palmarès.



désastreuses. « Tellement désastreuses que beaucoup d'Haïtiens parmi les plus lettrés, dans les classes moyennes et la bourgeoisie en particulier, en sont amenés à faire l'éloge de l'anti-politique. Pour eux, la politique est sale, on ne s'y mêle pas ».

Quant à Aristide, son problème est d'être davantage un « prophète » qu'un homme d'État, un « incorruptible », qui ne connaît pas la peur, considéré par le peuple comme un « sauveur », un « rédempteur », mais qui, dans le fond, n'a pour seul programme qu'un slogan: « Justice, Transparence, Participation ».

Et pourtant, affirment les deux hommes, il faut le remettre en place, reconnaître sa légitimité. « Il faudrait commencer

Je pense donc je dis

Cette chronique linguistique, préparée par l'Office de la langue française, paraît chaque semaine dans l'édition dominicale de *La Presse*.

Gradué ou diplômé?

Qualifier une infirmière de *graduée*, c'est pour ainsi dire la confondre avec le thermomètre qu'elle utilise au travail!

Les spécialistes du vocabulaire ancien retourneront que *gradué* se disait autrefois d'une personne qui avait obtenu un grade universitaire, mais cet usage n'a plus cours. De nos jours, seules des choses, et non des êtres, peuvent être *gradués*, puisque l'adjectif se dit de ce qui est divisé en degrés (une éprouvette *graduée* en millilitres) ou de ce qui comporte une progression, des étapes (des exercices de piano *gradués*).

Si son thermomètre est bel et bien *gradué*, notre infirmière est plutôt quant à elle *diplômée* du cégep ou de l'université. Est *diplômée* en effet toute personne qui a obtenu un diplôme, c'est-à-dire un acte délivré par un établissement d'enseignement à la fin d'un cycle d'études.

Francine Grimaldi

collaboration spéciale

Un rôle pour Moreau dans Scoop III

Jean-Guy Moreau simple comédien? He oui! Il espérait depuis des années qu'un auteur ou un réalisateur lui offre un rôle à la télé, et aujourd'hui, ça y est! Jean-Guy Moreau jouera, la saison prochaine, dans la série *Scoop*.

Il fera partie de la salle de rédaction en tant que reporter judiciaire, dit-il: «Je serai, en quelque sorte, le Claude Poirier du journal, mais je ne ferai pas une imitation de Claude Poirier. Ni une caricature de Claude Poirier. On ne m'a pas engagé comme imitateur mais bien pour créer un personnage. En l'occurrence je vais m'appeler Claude Desmarais, je serai super-équipé en moyens de communications: ondes courtes, fax, plusieurs lignes téléphoniques, C.B., cellulaire dans la poche, etc. Et je vais jouer mon premier rôle dramatique à la télé. Je suis tellement content qu'on ait pensé à moi comme comédien. J'aurais aimé qu'on me propose de jouer René Lévesque, j'ai le physique et, en perdant 10-15 livres, j'aurais pu jouer René Lévesque jeune. Et puis je le connais tellement. J'aurais aimé le jouer au lieu de l'imiter.

«J'ai déjà joué au cinéma, des caméos dans *IXE 13* et dans *Vie d'ange* de Pierre Harel. Mais on dirait que les gens oublient, je ne sais pas pourquoi, que j'ai joué au théâtre aussi! Avec les Comédiens Associés dans *Par le trou de la serrure*, dans *Papineau rides again* (en 72 je crois), au Théâtre d'Aujourd'hui, dans *Connaissiez-vous la voie lactée*, en 78 au T.N.M.; j'ai même joué pour le Trident à Québec le rôle de Scapin! Enfin, c'était une transposition dans le futur, *Scappino*, mis en scène par Guillermo de Andrea. Ça ne me donne pas une grande expérience de comédien *straight*, mais ça prouve au moins que je peux non seulement imiter mais aussi créer un personnage. J'ai très hâte de commencer avec l'équipe de *Scoop* au mois d'août. J'ai déjà commencé à lire mes textes.» À suivre...

LE PETIT ROI PÊTE LE FEU

Jean-Pierre Ferland est dangereusement en forme ces temps-ci. Il s'amuse comme un «petit roi» aux répétitions du grand spectacle pour notre Fête nationale de la Saint-Jean, fête qui est aussi un peu, beaucoup la sienne, puisqu'il aura 59 étés bien sonnés le 24 juin.

«J'aime toujours ça travailler le jour de mon anniversaire, je n'ai pas l'impression de vieillir, au contraire! Le spectacle du 24 juin a peut-être l'air bien sage mais il y aura des surprises. Je ne peux rien dire mais regardez ça à la télé, ou mieux encore venez au parc Maisonneuve, question d'être dans l'ambiance! Je peux vous dire une chose en tout cas: on va chanter *Quand les hommes vivront d'amour*, c'est sûr. Ce chef-d'oeuvre de Raymond Lévesque ne sera peut-être pas du défilé mais il sera de notre show.»

Jean-Pierre Ferland est aussi en pleine introspection depuis quelques temps et pour tout l'été. Il va publier un recueil de ses 400 chansons! Y'a rien là? Faux! Contrairement à ce que Claude Dubois et tous les autres ont fait, ça ne sera pas seulement un texte après un autre texte. Ferland va raconter l'histoire de chacune de ses 400 chansons! Parce que chacune a son histoire. Qui l'a inspirée? Dans quelle circonstance il l'a écrite? Etc.

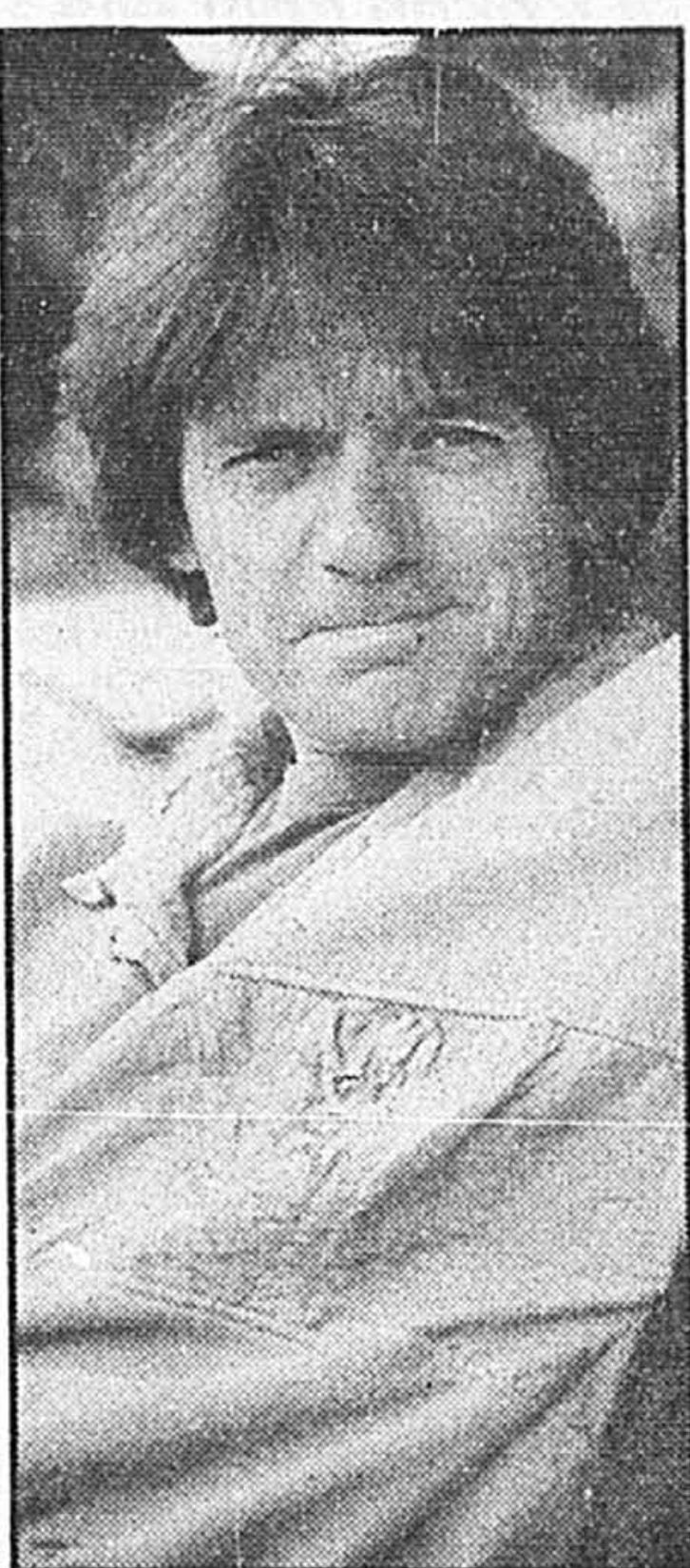
Il dit: «J'ai choisi de dire toute la vérité et rien que la vérité sur la naissance de mes 400 chansons. Je crois que ça sera plus intéressant comme livre, non? Je travaille là-dessus avec Diane à la campagne. Comme elle est bonne chercheuse (Sonia Benezera) en plus d'être ma femme, elle sait me tirer les vers du nez. Je vais mettre les vrais noms même si ça risque d'étonner certains maris...»

Jean-Pierre m'a aussi parlé de ce qu'il appelle «la minute de vérité». C'est entre le sommeil et le réveil. L'instant juste avant de reprendre tout à fait conscience. C'est là que tout s'éclaire. C'est le matin que ça se passe.»

Avec cette publication, nous saurons donc pour qui, pour quoi, et comment Jean-Pierre Ferland écrit des chansons. Mis bout à bout, tout ça donnera un bilan de sa création! À surveiller...

JAZZ AU GÉSU...

Voici une nouvelle qui fera chaud au coeur des jazzophiles et aux nombreux jazzmen de Montréal qui se plaignent du manque de salles où se produire. De septembre à juin 94, il y aura une nouvelle place pour le jazz à Montréal: la salle du Gesù!



Jean-Guy Moreau, plus qu'un imitateur!

Étonnée, j'ai appelé Carmelle Pilon qui a confirmé: «Il y a de nombreuses boîtes de nuit mais ce n'est pas tout le monde qui aime le jazz qui aime aussi passer ses soirées dans les bars enfumés et se coucher très tard. Nous allons offrir à nos musiciens de jazz une vraie salle de concert. Ils vont pouvoir jouer devant des gens qui viennent pour les écouter. Ce n'est pas comme entendre pendant qu'on prend un coup! Il y aura des semaines thématiques, de temps en temps des vedettes internationales comme Oliver Jones, nous avons déjà une vingtaine de groupes de jazz montréalais d'engagés.» À surveiller...

ET JAZZ AUX QUATRE VENTS

Le Festival international de jazz de Montréal commence le 1^{er} juillet, mais savez-vous que du 25 juin au 4 juillet, il y aura quatre autres festivals de jazz, moins imposants, mais qui ont lieu simultanément au Canada? À Vancouver, à Edmonton, à Saskatoon et à Toronto! Toronto dédie sa 7^e édition à la mémoire de Dizzy Gillespie et présentera quelques 1000 musiciens dont Dr. John, Sonny Rollins et Keith Jarrett...

SAINT-JEAN CAJUN...

Parlant de nouvelle salle de jazz, le New Orleans sur La Main en est une! C'est un beau cabaret-restaurant, Cajun évidemment, j'y ai mangé samedi dernier avant d'aller voir le feu d'artifice à La Ronde. Une cuisine simple et savoureuse, quoique peu relevée (faut demander). Il y avait foule! Le nouveau directeur, Gaston Jacques, courait comme un fou pour accueillir tant les couples que les groupes, dire aux musiciens de recommencer à jouer, vérifier si les partants étaient satisfaits, faire apporter une petite portion d'alligator en sauce pour que l'on puisse comparer avec l'alligator pan-né... Il est étourdissant.

Pour la Saint-Jean, pas question de présenter des musiciens américains au New Orleans. Il y a suffisamment de choix parmi les nôtres et ça sera l'étonnante accordéoniste québécoise de la vieille capitale, Danielle Martineau (ex-Joséphine) avec son groupe Rockabayou (ce nom est aussi le titre de son premier album solo). Du rock Cajun, qu'elle chante exclusivement en français. Et ça swing!...

ET SAINT-JEAN TORONTOISE

Même la bicentenaire ville de Toronto fêtera la Saint-Jean en français, dans le cadre de la 10^e Semaine francophone: avec Robert Charlebois (la veille de son 49^e anniversaire), présenté gratuitement et en plein air, au Centre Harbordfront. Son spectacle sera retransmis sur les ondes de la radio de Radio Canada à 23h jeudi prochain, tout de suite après le grand spectacle en hommage aux grands noms de la chanson québécoise avec Jean-Pierre Ferland, Dan Bigras et compagnie, diffusé de Montréal!...

VÉNÉRABLE PAPA

Avant de vous quitter, j'aimerais vous souhaiter une bonne Fête des pères, et en particulier au mien, Jean Grimaldi, qui a 95 ans. Nous ne sommes pas une famille nombreuse, je n'ai qu'un frère, Jean-Marie (ex-animateur à CKVL) qui est aussi père de deux grands 6 pieds: Mathieu et Marie...

Sur ce, bon dernier dimanche de «printemps», c'est demain l'été!...

Les uns et les autres

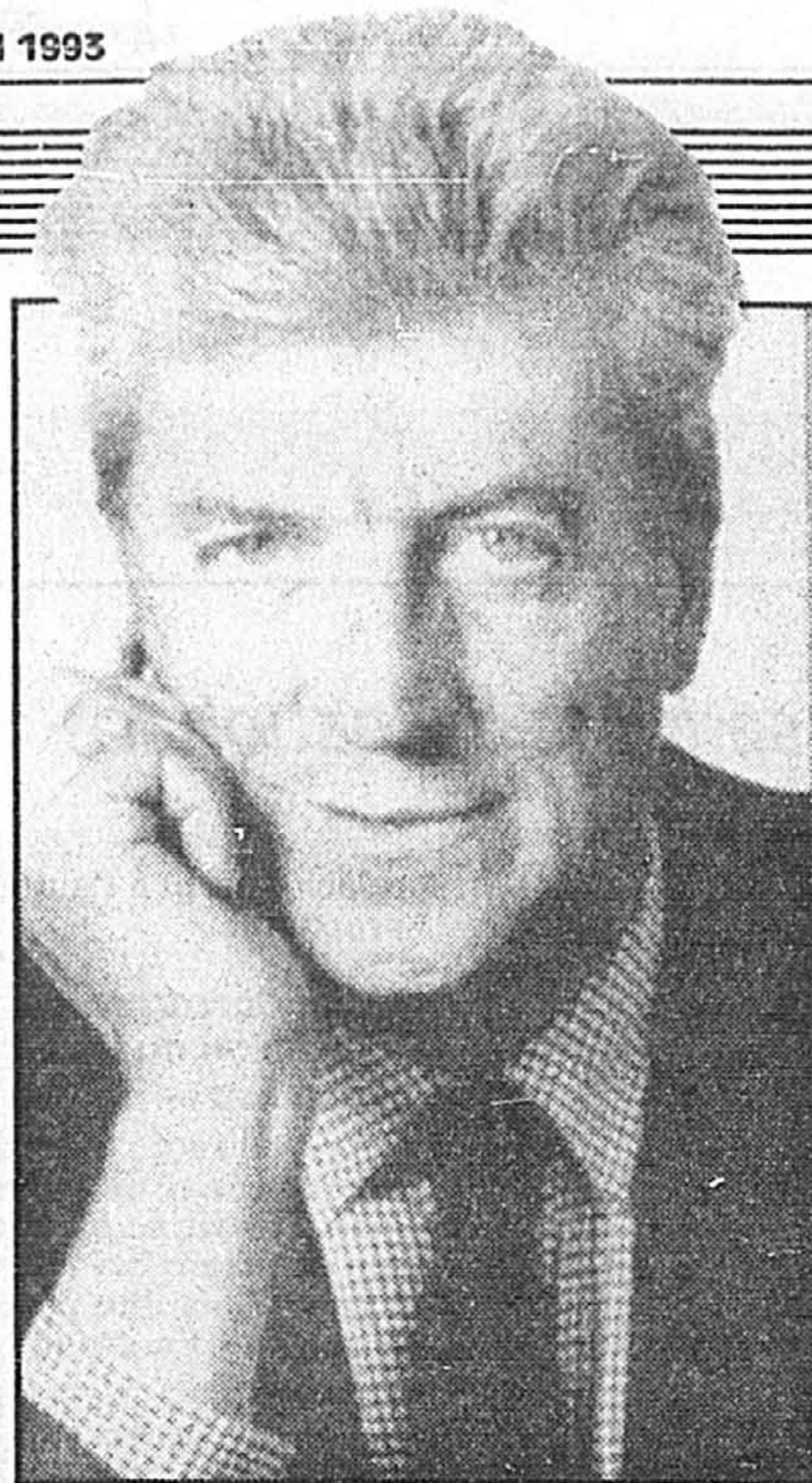
L'habit fait-il la star?

Les *Diamants du Nil*, *les Sorcières d'Eastwick*, *Fatal Attraction*, *Wall Street*, *la Guerre des roses*, *Pretty Woman*, *le Mystère Von Bulow*, *le Silence des agneaux*, *Basic Instinct*, autant de succès du box-office, autant de succès pour Nino Cerruti, créateur de costumes pour les stars. Le magazine *Max* lui a demandé si l'habit fait le rôle...

— Un costume peut endommager la crédibilité du personnage. Dans *Basic Instinct*, Michael Douglas porte des vêtements qui sont une demi-taille trop grande pour lui, ce qui lui donne l'image de ce personnage à la dérive. Dans *le Mystère Von Bulow*, Jeremy Irons, lui, a tourné avec un bustier de façon à bouger très doucement, avec un costume appuyé au corps, comme provenant directement de chez son tailleur.

— Comment avez-vous travaillé avec Jack Nicholson sur *les Sorcières d'Eastwick*?

— Je ne connaissais pas Nicholson mais



Nino Cerruti

J'avais vu, peu de temps auparavant, *l'Honneur des Prizzi* où il jouait avec Kathleen Turner. J'ai pu me faire ainsi une

ZOOM



Valérie Lemerclier

«Quand je vais voir un toubib avec 39° de fièvre, dès qu'il ouvre la porte de son cabinet, il est plié en deux: «Allez, racontez-moi une histoire drôle!» Mais moi, j'ai envie qu'il me soigne!»

Sept à Paris

LES MOTS

UN DRÔLE DE PISTOLET

— Se dit d'un homme original. L'expression est tirée du théâtre. L'acteur Francisque, jouant sur la scène de l'Ambigu, à Paris, devait tuer son rival. Francisque arme son pistolet et tire. Le coup rate. Oubliant sa réplique, son partenaire s'écrie: «Voilà un drôle de pistolet; il te ressemble; il ne part jamais quand on veut.»

Pop-corn

● À l'adolescence, j'avais un sérieux potentiel de délinquance, mais je manquais de tripes. Je n'étais qu'un *bum* ordinaire. Je n'avais aucune ambition...

Keith Carroline

● Le premier homme qui se dérobe à une femme, le premier qui la décoit, c'est son père. Tout simplement parce qu'un père ne peut pas baiser sa fille.

Christine Pascal

● Je prends soin de ma santé; je fais attention à ce que je mange, je ne bois pas, et côté tabac, je ne fume qu'une cigarette après avoir fait l'amour... Je m'améliore, je n'en suis plus qu'à deux paquets par jour!

Joan Collins

● L'avantage de l'initiation sur l'apprentissage, c'est qu'on veut bien arriver au bord du pire si c'est au bord du pire qu'on peut briser sa chaîne.

Isabelle Adjani

● Nous vivons vraiment à une époque terrible et en plus on n'arrête par de tourner film d'horreur sur film d'horreur. Il serait peut-être temps que nous disions: «Assez, c'est assez!»

Annez Hopkins

Emmanuelle Laborit

Emmanuelle Laborit, comédienne sourde-muette, lauréate du Molière de la révélation théâtrale pour son interprétation dans *Les enfants du silence*, a décidé de se battre pour l'intégration des sourds-muets dans la société. Pour leur accès dans les universités. Pour qu'ils ne soient plus regardés comme des infirmes. La jeune comédienne s'en est ouverte au magazine *Elle*.

À l'âge de huit ans, Emmanuelle sourit mais ne répond pas quand on l'appelle. Ses parents l'emmènent chez un médecin qui leur apprend que leur fille est sourde. Le choc.

«Ils ont paniqué, raconte Emmanuelle. Mais les médecins leur ont dit qu'un jour je pourrais entendre, qu'il fallait m'appareiller et surtout ne pas m'apprendre la langue des signes.»

Pour éviter qu'ils recourent à la langue des signes, dans les écoles françaises, jusque

«Hollywood ne pardonne pas»

Depuis son départ de *Diff'rent Strokes*, Gary Coleman a tenté au moins deux fois de se suicider. Coleman, qui incarne le petit Arnold dans cette comédie de 1978 à 1986, a précisé qu'il avait utilisé par deux fois des somnifères pour essayer de mettre fin à ses jours. L'acteur, qui a aujourd'hui 25 ans, admet avoir pris un risque considérable en quittant *Diff'rent Strokes*, «parce que Hollywood ne pardonne pas aux gens qui décident de prendre un peu de repos». Par ailleurs, Coleman a livré une amère bataille juridique à ses parents adoptifs au sujet des sept millions qu'il avait gagnés en jouant le personnage d'Arnold. Il a obtenu 2,2 millions, mais l'affaire est toujours en litige. De plus, dès son plus jeune âge, il a dû faire face à une grave affection des reins; à 14 ans, il avait déjà subi deux greffes, et il n'ignorait pas que sa croissance serait profondément affectée par les effets de la dialyse.

■ Dudley Moore ne vit pas à Dayton, Ohio, n'y connaît personne et ne projette aucunement de s'y rendre. Et pourtant, tous les ans, une demi-douzaine d'exemplaires du botin téléphonique de Dayton sont livrés à sa demeure de Los Angeles. La raison en est simple: le musicien, dont la petite taille lui a toujours

causé toutes sortes d'inconvénients, a constaté qu'en s'asseyant sur un botin placé sur le banc de son piano, il se trouvait à la hauteur idéale pour jouer. Heureusement que la population de Dayton ne monte ni ne descend...

■ Dean Martin et sa femme Jeanne vivaient dans leur restaurant favori, à Beverly Hills, lorsque Jeanne ne put s'empêcher de reprocher à son mari, une nouvelle fois, son abus de l'alcool. «Elle était en larmes, a relaté un ami. Jeanne ne peut plus supporter de voir Dean se tuer lentement de cette façon.» Et comme d'habitude, il fallut appeler un taxi pour faire reconduire le comédien chez lui.

■ Joe DiMaggio a cruellement battu sa femme, Marilyn Monroe, durant les neuf mois de leur mariage. C'est du moins ce qu'affirme l'une des plus proches confidentes de la regrettée actrice dans une nouvelle biographie de celle-ci écrite par Donald Spoto. «Di Maggio la battait très souvent, précise Natasha Lytess, la meilleure amie de Marilyn. Elle m'appela vers 2 ou 3 heures du matin, après ces horribles soirées, et je lui parlais pendant des heures.»

■ Kevin Costner avoue qu'il avait pensé mourir dans la jungle péruvienne, où il s'était perdu en cherchant, avec deux amis, un endroit propice pour le tournage de son prochain film, *Rapa Nui*. Ne le voyant pas revenir à la nuit tombée, sa femme, Cindy, qui l'avait accompagné au Pérou, avertit les autorités. Un déta-

idée de ses proportions et j'ai demandé qu'il fasse quelques essayages. Il a été très surpris: tous les vêtements préparés étaient à son exacte taille. Pour le caban rose qu'il porte dans *les Sorcières...*, il fallait travailler sur un rose qui ne soit pas un rose «bonne femme». Nous en avons réalisé cinq exemplaires. Jack en a gardé un pour lui et offert les quatre autres à des amis.

— De quelle manière préparez-vous vos interventions sur un film?

— Le script définit le personnage. Avec la production, je vois s'il y a des variations à proposer, sachant que devant la caméra il y a des limitations de couleurs ou de matières. Il faut traiter avec la personnalité de chaque acteur, en n'oubliant pas que c'est son personnage qui doit rester dominant.

— Voyez-vous une différence entre les acteurs européens et américains?

— Il y a une sensibilité typique des acteurs italiens face aux vêtements. Les acteurs américains viennent d'origines diverses mais le milieu finit par les modeler. Dans les «parties» à Hollywood, vous retrouverez quatre-vingt pour cent de gens qui se ressemblent. L'échange est donc très serré et, finalement, ils finissent par acquiescer ce qu'ils ne possédaient pas...

chement fut envoyé sur les lieux dès le lendemain matin, mais les trois hommes, affamés et les vêtements en lambeaux, ne furent retrouvés que dans la soirée.

■ Lorsque la Dusenberg de Jay Leno prit feu, l'animateur de *Tonight Show* se précipita sur sa splendide voiture et éteignit les flammes de ses mains nues. Le lendemain, arrivant au studio une main bandée, il expliqua: «J'ai deux mains, mais je n'ai qu'une Dusenberg.»

■ Comme Paul Newman, Robert Redford, Mel Gibson et tant d'autres, Andy Garcia veut être réalisateur. Il vient de terminer un documentaire sur Cachao (musicien cubain) et prépare un film, *The Lost City*, d'après Guillermo Cabrera, écrivain cubain.

■ L'effigie de Cindy Crawford a maintenant plus de succès que celle de Lady Di au musée Tussaud de Londres.

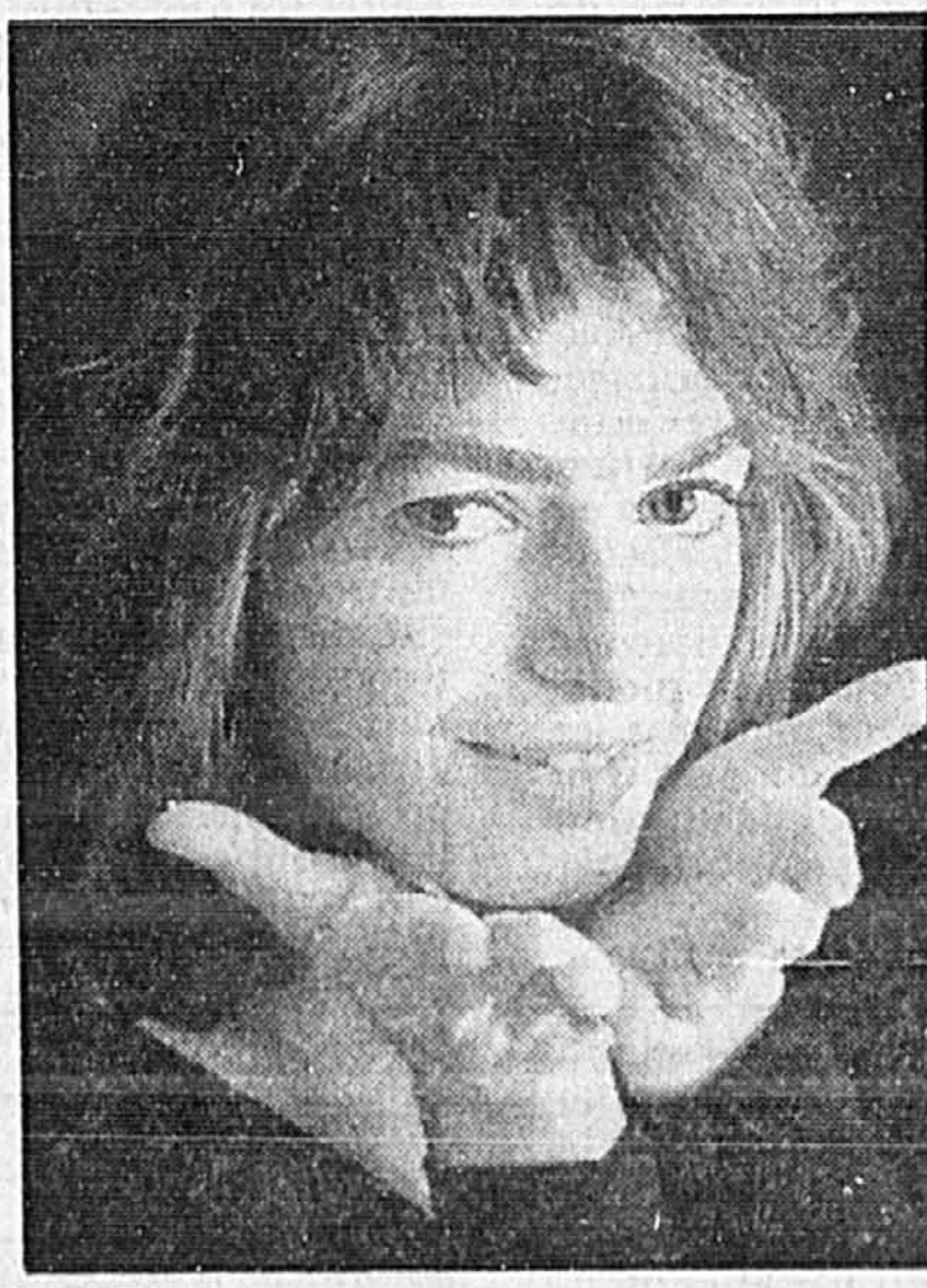
■ Nastassja Kinski, qui se produisait jadis nue sans la moindre hésitation, refuse maintenant de signer toute photographie sur laquelle elle n'apparaît pas habillée de la tête aux pieds. Mais un chasseur d'autographes a réussi à contourner cette difficulté. «Je me suis procuré une photo d'elle topless, explique-t-il, y ai dessiné un haut de bikini avec de l'encre lavable, lui ai

fait signer la photo, puis j'ai effacé l'encre. Je peux vendre une telle photo autographiée 150 dollars, alors que si elle y était habillée, j'en tirerais à peine 40 dollars!»

■ Faye Dunaway a participé à l'enregistrement d'un épisode de *Columbo*, et les membres de la distribution comme les techniciens ont failli devenir fous. Elle a commencé par exiger qu'on ne la dérange sous aucun prétexte entre les prises de vues, refusant de revenir sur le plateau, même si le réalisateur désirait reprendre une scène. A tel point que Peter Falk, qui ne dit jamais de mal de personne, a fini par déclarer que Faye n'aurait pas sa pareille dans une scène où l'héroïne serait censée se plaindre de tout...

■ Sean Connery avait été tellement affecté par le refus de la femme qu'il aimait de l'épouser qu'il en pleura pendant des journées entières. C'est ce que rapporte Michael Callan dans son livre *Sean Connery: The Untouchable Hero*. La chose s'est passée il y a 38 ans. Connery, qui avait alors 24 ans et faisait partie de la troupe de la comédie musicale *South Pacific*, était tombé follement amoureux de sa covedette, Carol Soper. «Ce fut le coup de foudre, affirme Callan, et il voulait l'épouser séance tenante. Mais les parents de l'actrice, des juifs orthodoxes, s'opposèrent à cette union. Et en dépit des sentiments qu'elle nourrissait envers Connery, la jeune femme respecta les vœux de ses parents.

Sources: AP, AFP, Star, Examiner, Globe



Sourde-muette militante

dans les années 60, on a obligé les enfants sourds à s'asseoir sur les mains quand on ne les leurs attachait pas dans le dos.

«Petite fille, rappelle Emmanuelle, j'arrivais à communiquer avec ma mère, mais pas avec mon père que je ne voyais que le soir après son travail. Ma mère devait servir de relais. Un jour, il en a eu assez et nous avons tous appris le langage des signes.»

«Aujourd'hui, elle rêve même en signes, je le sais. Une nuit, elle m'a réveillé», raconte en riant son compagnon Jean Dalric, Molière de la meilleure adaptation pour *Les enfants du silence*.

«Si, par miracle enchaîne la petite-fille du professeur Henri Laborit, une intervention médicale pouvait me permettre d'entendre, je refuserais de me faire opérer. Je ne serais plus Emmanuelle. Je préfère rester moi-même.»

180 000 « bougies » pour les 50 ans de Johnny Hallyday

d'après AFP et AP
PARIS

Johnny Hallyday, né Jean-Philippe Smet le 15 juin 1943 à Paris, reste une énorme vedette en France. Pour fêter ses 50 ans, il s'est payé trois fois le stade du Parc des Princes ce week-end. Premier show vendredi. Troisième et dernier ce soir. 60 000 spectateurs chaque fois... 180 000 bougies!

Eddy Mitchell, Sylvie Vartan et David Hallyday ont ainsi pu rendre hommage à « Johnny » pendant près de quatre heures de concert au cours desquelles l'idole elle-même a parcouru ses 30 ans de carrière en une bonne cinquantaine de chansons. Une strip-teaseuse sortie d'une main de fer, un peu à la manière de l'héroïne de *King-Kong*, deux feux d'artifices, des cascades, un saut dans le vide à l'élastique...

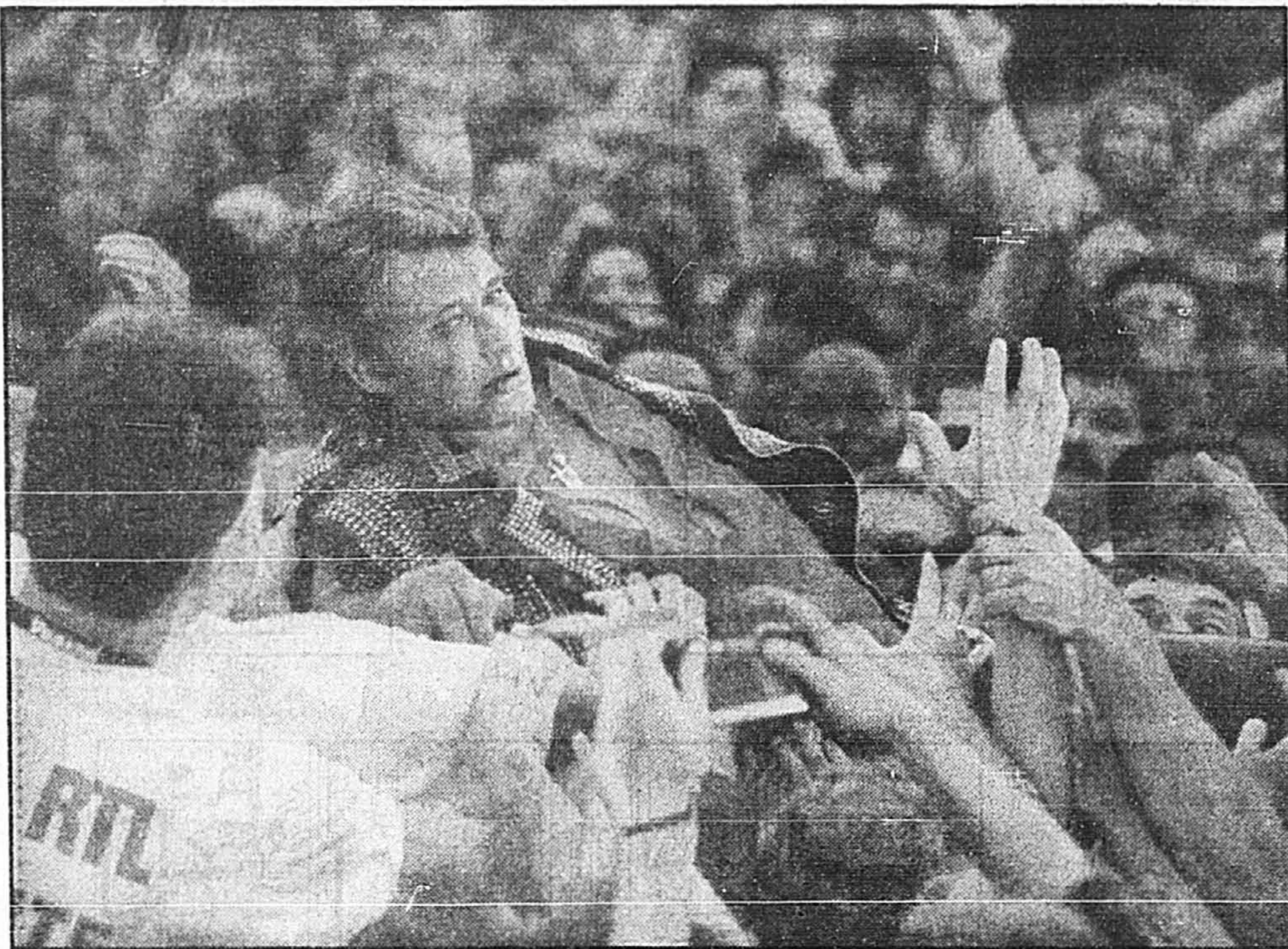
l'organisation n'avait pas lésiné sur les moyens. Le « roi du rock » a entamé dès le début *L'Idole des jeunes*, renvoyant tous les enfants du baby-boom quelques années en arrière, lorsque les enfants qui voulaient ennuyer leurs parents écoutaient leur transistor le soir au fond de leur lit à la recherche des tubes des pionniers du rock. Johnny enchaîne ensuite avec *Je suis né dans la rue*, autobiogra-

phie qui prend quelques libertés avec les faits mais qui symbolise bien, même trente ans plus tard, la saga de l'homme aux mille vies. Ensuite, le spectacle — servi par une sono à l'efficacité brutale — prend sa vitesse de croisière. Comme il est hors de question de passer en revue les quelque 730 chansons enregistrées pendant sa carrière, Johnny procède par touches et par périodes: rock nerveux du début, blues meurtri du chanteur en proie au doute, rockeur digne des années 80...

La famille Hallyday est là: David, son fils, avec lequel il chante en duo *Mirador*, lui en français, Hallyday junior en anglais. David — en débardeur sans manche laissant apparaître un tatouage à l'épaule comme papa — se met à la batterie pour *Ma Jolie Sarah*.

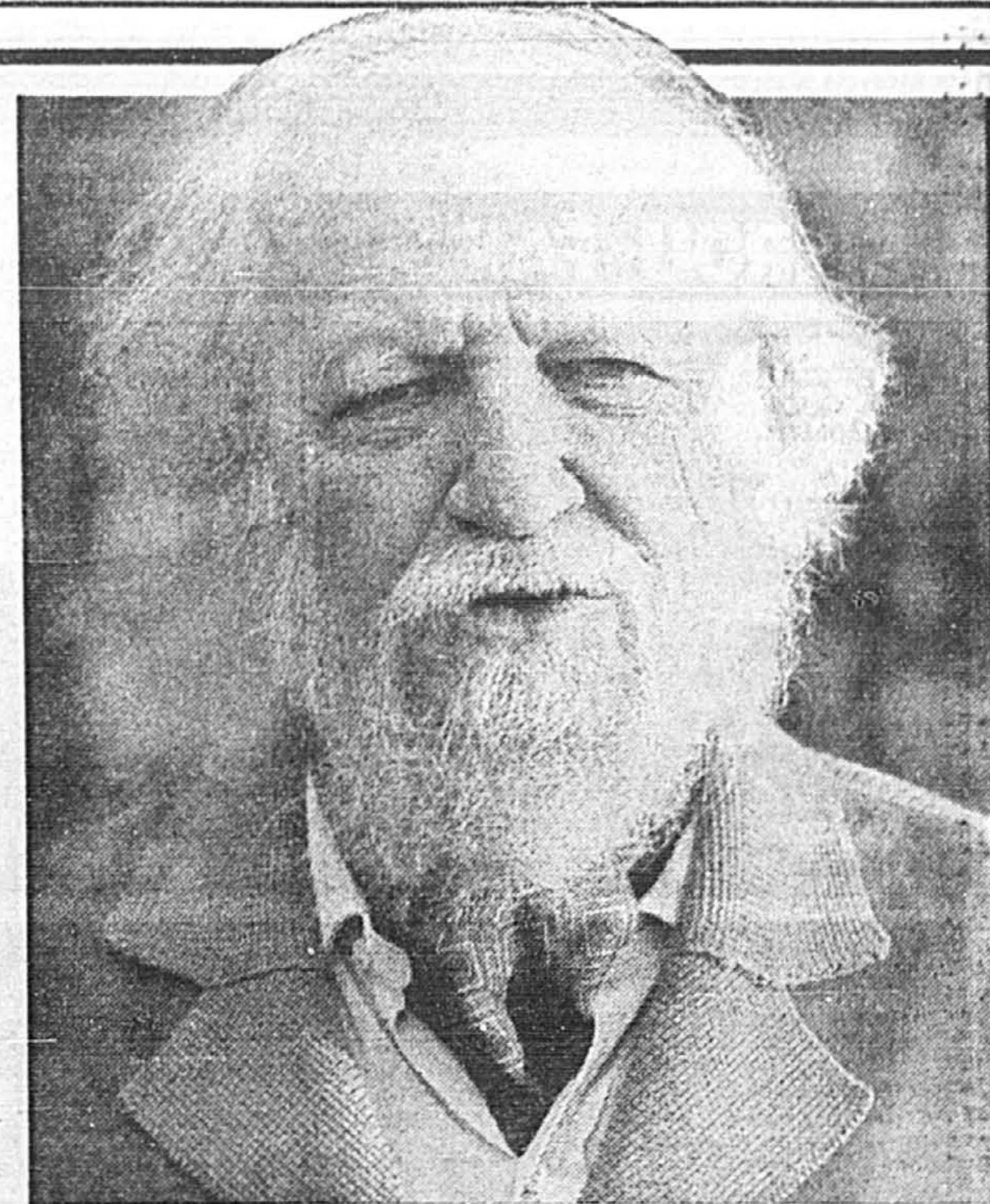
La famille, c'est aussi celle au sens large avec les copains, les Hell's Angels, les « Musicos » (pas loin de 60 cuivres pour *Noir c'est noir*) et celle du public qui, à l'intérieur même du stade, se comporte très calmement: trente ans se sont écoulés entre le concert de la place de la Nation qui voyait naître une idole dont le blouson noir donnait des sueurs froides aux parents et un Parc des Princes où, toutes générations confondues, le public est venu rendre hommage à un ami de la famille.

Ceux qui n'ont pas vu le concert pourront toujours se consoler avec le disque « live » à paraître le 7 juillet, soit douze jours après l'événement, une manière de record. Il faut dire que le « label Hallyday » a généré, selon les chiffres de l'hebdomadaire professionnel *CB News*, un chiffre d'affaires sur l'année 1993 de 450 millions de francs (un peu plus de 100 millions de dollars canadiens).



Johnny Hallyday emporté par la mer de ses fans, vendredi soir au Parc des Princes

PHOTO REUTERS



Sir William Golding, Prix Nobel de littérature, avait 81 ans

Sa « Majesté des mouches » s'éteint dans son sommeil

Agence France Presse
LONDRES

Sir William Golding, qui avait obtenu en 1983 le Prix Nobel de littérature, notamment pour son chef-d'œuvre *Sa Majesté des Mouches* (*Lord of the Flies*), est décédé hier à l'âge de 81 ans à Falmouth, dans les Cornouailles.

Né le 19 septembre 1911 dans les mêmes Cornouailles, William Golding avait été anobli en 1988 par la reine d'Angleterre qui lui avait accordé le titre de chevalier.

Il avait assisté à une réception en son honneur vendredi soir et s'est éteint à son domicile dans la nuit de vendredi à samedi. « Il a été retrouvé mort le matin, probablement d'une attaque cardiaque », a déclaré Mathew Evans, président de Faber and Faber, la maison d'édition qui l'avait découvert et à laquelle il était resté fidèle.

Lord of the Flies, son premier ouvrage et le plus célèbre, avait été publié en 1954 et a fait l'objet de deux adaptations cinématographiques en 1963 et en 1990. Le livre raconte comment un groupe d'enfants qui se trouve livré à lui-même dans une île déserte fait rapidement l'apprentissage de la cruauté.

L'écrivain avait cependant eu le plus grand mal à faire publier son ouvrage qui avait été refusé par un très grand nombre d'éditeurs. Il avait finalement été accepté par un jeune employé de Faber and Faber et était paru après quelques remaniements, devenant très rapidement un énorme succès.

Ses six livres suivants, parmi lesquels *Les Héritiers* (*The Inheritors*), n'avaient pas obtenu le même succès auprès de la critique et du public. En 1990, son huitième livre *Rites of passage*, lui avait cependant valu un important prix littéraire en Grande-Bretagne.

La place de la bestialité

Le romancier britannique s'était acquis une grande notoriété sans être d'aucune école littéraire. Malgré une œuvre peu abondante, l'ampleur de son message et l'aspect violent, presque farouche de ses livres, l'ont servi auprès de ses lecteurs.

Avec sa barbe et ses cheveux blancs, il avait l'allure d'un vieux sage et répétait à qui voulait l'entendre qu'il n'était pas nécessaire d'écrire si ce n'est pour surmonter une difficulté majeure — lui-même est resté douze ans sans publier, en plein milieu de sa carrière.

Il était « hanté » par ses sujets, dont le plus puissant restait pour lui la place de la bestialité dans le comportement

humain, sujet de base de *Sa majesté des mouches*, mettant en scène des enfants isolés sur une île qui reviennent à l'état sauvage.

Ses lecteurs retrouveront une variante de ce thème dans *Les Héritiers* (*The Inheritors*) où sa « leçon » semble indiquer que l'homme moderne n'est pas fondamentalement différent de l'Homme de Néanderthal, la Science et la Connaissance n'apportant qu'un « vernis » qui craque au moindre « accident » de l'histoire.

The Hot Gates évoquent des son enfance son goût pour la solitude et une très grande sensibilité, exacerbée par la présence d'un cimetière près de sa maison. Ses lectures allaient aussi bien à Jules Verne qu'aux chants épiques du moyen-âge et à l'érotisme en passant par une fascination pour l'histoire antique, de l'Égypte et de la Grèce.

Une immense allégorie

Dirigé dans un premier temps vers des études scientifiques, il a changé d'orientation à Oxford, en faveur de la littérature puis de la philosophie qu'il a enseignée pendant vingt ans.

Une des qualités qui le caractérisent le mieux est sans doute sa détermination, qui se retrouve dans son style d'écriture serré et concis, extrêmement expressif et percutant, mais aussi dans certains épisodes de sa vie. Pendant la guerre par exemple, il participe dans la Royal Navy aux principales opérations militaires.

De cette époque, il gardera un goût profond pour la mer et une passion pour la voile, passion que l'on retrouve dans une trilogie renouant avec la littérature maritime (*Rite de passages*, *Coup de Semonce* et *La Courroie de feu*).

Dans *Pincher Martin*, il évoque les ressorts de la lutte pour la vie sur un ton dramatique. En contrepoint, *La Chute libre* (*Free Fall*), *Le Beffroi* (*The Spire*) ou *La Pyramide* (*The Pyramid*) sont plus optimistes. Ils évoquent la possibilité de la grâce et du choix de l'Homme.

Ainsi toute son œuvre se présente comme une immense allégorie, qui s'élabore comme un canevas à gros points ou s'incrustent les principaux épisodes de la vie.

Retiré depuis les années soixante dans la campagne du sud-ouest de l'Angleterre pour travailler en paix et dans une certaine austérité, il partageait son temps entre l'écriture, la musique, les chevaux, les échecs et le grec ancien.

Sir William Golding qui affirmait que sa plus grande tristesse était « de ne pas savoir écrire de la poésie », était marié et père de deux enfants.

Solange Chaput-Rolland et *Nous deux*: « Un roman qui me rajeunit, bien qu'il soit centré sur la vieillesse »

Presse Canadienne

Solange Chaput-Rolland, qui a eu 74 ans le 14 mai dernier, a lancé récemment son premier roman intitulé *Nous deux* (chez Libre-Expression). « Un roman qui me rajeunit », dit-elle, bien qu'il soit centré sur la vieillesse.

On le sait, Mme Chaput-Rolland siège au Sénat depuis septembre 1988, parmi un groupe qu'elle appelle, non sans humour, les « fossiles de Meech ».

Après avoir publié l'an dernier *Chère sénateur*, en collaboration avec Brenda Robertson, elle ne se prive pas de dire ce qu'elle pense. Le plus gros

défaut de la Chambre haute, à son avis, c'est « la partisanerie politique ». Revenant sur le fameux débat contre la TPS, en 1990 — « un discours de 26 heures, une cloche qui n'a pas arrêté de sonner pendant 12 heures, trois mois à dormir dans nos bureaux » —, Mme Chaput-Rolland affirme, sans hésiter, que « le Sénat est mort à ce moment-là ». Mais elle n'en continue pas moins d'y travailler, notamment dans les comités.

Mais outre ses fonctions de sénatrice et de commentatrice politique, elle écrit. Et pour la première fois, après 15 titres et plus, elle a décidé de produire une œuvre où la politique brille

le par son absence. À la place, c'est une maison de Cap-à-l'Aigle, baptisée « Douce Étoile », qui devient source d'inspiration, du moins pour l'une des protagonistes, Anna-Maria. Cette maison décrit un lieu familial. Elle se situe, dans les faits, à La Malbaie, où l'auteur a rédigé son roman l'été dernier.

« J'avais hâte le matin d'allumer mon ordinateur », raconte-t-elle.

Le roman met en scène Anna-Maria, artiste peintre, et Emmanuelle, la romancière anglophone qui écrit en français. Pour ce personnage, Solange Chaput-Rolland dit s'être inspirée de Mavis Gallant. C'est aussi l'occasion de donner « une petite leçon, en sous-main, aux anglophones qui ne parlent pas notre langue ».

Nous deux fut d'abord une pièce de théâtre. C'est Jean Duceppe, après avoir lu *Et tournons la page*, consacré à ses souvenirs, qui lui avait lancé l'invitation. Il est décédé peu après. Le manuscrit fut remis à Michel Dumont, celui qui tenait le rôle de *Monsieur le ministre* dans la série télévisée du même nom, qu'elle signait avec Michèle Bazin. Elle croit qu'il a eu raison de ne pas donner suite au projet.

L'émotion, celle qu'elle a ressentie par exemple, en écoutant Françoise Faucher et Andrée Lachapelle lire des extraits de son roman, est encore un sentiment qu'elle n'a pas honte d'exprimer. La valeur de l'amitié lui fut d'autre part révélée, elle ne s'en cache pas, par la mort de son mari, « quand la solitude, plocl, m'est montée sur la tête », souligne-t-elle.

Mais ce n'est pas parce que la retraite au Sénat est fixée à 75 ans que Solange Chaput-Rolland a l'intention d'abandonner la vie publique. De plus, elle a entrepris la rédaction d'un second roman. « Je ne m'absenterai de nulle part », confie-t-elle.



Solange Chaput-Rolland: après plus de 15 titres, une œuvre où la politique brille par son absence.

PHOTO PC



Bill Clinton

Clinton en concert à la Maison-Blanche

Associated Press
WASHINGTON

Quelques-unes des plus grandes stars du jazz ont partagé la vedette avec le plus célèbre saxophoniste amateur américain, vendredi soir sur les pelouses de la Maison-Blanche, à l'occasion d'un concert donné pour le 40^e anniversaire du Festival de Newport.

À la fin de cette « jam session » de deux heures, le président des États-Unis, Bill Clinton, col ouvert et saxophone en bandoulière, a rejoint sur scène une quinzaine d'illustres musiciens parmi lesquels Herbie Hancock, Grover Washington Jr., Wynton Marsalis et Joe Williams.

« Le jazz est vraiment la musique classique de l'Amérique », a-t-il dit. « Comme notre pays et surtout comme les gens qui l'ont créé, le jazz est une musique née de la lutte et jouée pour faire la fête. »

Cette soirée très « swing » marquait aussi le nouveau départ de la série télévisée *In Performance at the White House* (en concert à la Maison-Blanche), qui avait vu le jour sous l'administration du démocrate Jimmy Carter avant d'être interrompue durant l'ère du républicain George Bush.

Eulalie Durocher / Une bio plus instructive sur son monde que sur la femme

PIERRE VENNAT

N'eût été d'une santé fragile, qui l'empêchait d'être admise dans les communautés existantes, et du refus d'une communauté française de Marseille de venir s'établir au Québec, Eulalie Durocher n'aurait jamais fondé la première communauté canadienne-française de religieuses enseignantes.

Pourtant, son nom est relativement peu connu. C'est que jusqu'à récemment, les religieuses laissaient leur nom de famille à la porte du noviciat et que c'est donc sous le nom de mère Marie-Rose qu'Eulalie Durocher fut connue dans les milieux québécois de l'éducation. Pendant des années, d'ailleurs, le pensionnat Marie-Rose fut l'institution la plus connue de la rue Rachel.

Il n'était donc pas incongru que l'on profite du 150^e anniversaire

de la fondation de la congrégation des sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie pour publier *Eulalie Durocher: de l'histoire à l'imaginaire*, œuvre de Claire Ainsley, elle-même religieuse de cette communauté.

C'est par milliers que les jeunes Québécoises ont fréquenté, de 1843 jusqu'au milieu de la Révolution tranquille, les institutions dirigées par les sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie. Auxquels il faut ajouter des centaines de garçons qui ont fréquenté les « jardins de l'enfance » de la même communauté. Encore aujourd'hui, le pensionnat Jésus-Marie, le Mont-Jésus-Marie et l'école de musique Vincent d'Indy demeurent trois des institutions les plus huppées d'Outremont.

Mais les sœurs du Saint-Nom de Jésus-Marie n'ont pas œuvré que pour l'élite. C'est ainsi, par exemple, qu'Eulalie Durocher, lorsqu'elle fonda sa communauté en 1843, rêvait de petits couvents

de deux ou trois sœurs le long du Richelieu pour les filles de la campagne. Bref, écrit Claire Ainsley, « éducation, instruction, pour les futures mères de la nation ». D'autant plus, rappelle l'auteur, qu'autrefois, les femmes qui avaient de l'instruction, étaient plus nombreuses que les hommes.

Le livre de Claire Ainsley nous permet de réaliser comment l'histoire de notre système d'éducation et de ceux qui l'ont édifié au Québec, est peu connue. Même chose pour nos communautés religieuses, ce qui est assez surprenant, compte tenu que le Québec fut, en pratique, une théocratie jusqu'au milieu des années 60.

Bien sûr, le fait que les religieux renonçaient alors à leur personnalité civile en entrant en communauté n'aide pas beaucoup. Qui sait, par exemple, le nom véritable du frère Marie-Victorin, fondateur du Jardin botanique de Montréal?

Mais on s'aperçoit aussi que

l'on sait bien peu de choses des querelles de clochers (c'est le cas de le dire) et de la mesquinerie qui régnait au sein du clergé comme ailleurs.

Par exemple, sauf pour les lecteurs de *l'Histoire du Québec* de Robert Rumilly, qui se souvient encore au Québec de Charles Chiquin, qui au 19^e siècle était une des vedettes intellectuelles du Québec, où il fonda des sociétés de tempérance, jusqu'au jour où, soupçonné d'attentats à la pudeur contre certaines jeunes filles ou postulantes religieuses, il dut s'exiler à Chicago?

Qu'il se souvienne de l'énorme influence qu'eut au Québec Félix-Robert de La Menais, fondateur de ce qu'on a appelé le catholicisme libéral avec Henri Lacordaire et Charles de Montalembert et du journal *L'Avenir*, avant d'être désavoué par le pape et de changer son nom pour Lamennais.

Claire Ainsley raconte tout cela, comme elle parle des querel-

les violentes qui ont opposé les Sulpiciens à des curés de campagne pour la propriété de presbytères, celles qui ont opposé le curé de Longueuil aux pères Oblats au sujet de la fondation de la communauté des sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, etc.

Tout comme elle n'hésite pas à dire comment le père et le frère, pourtant curé, de la fondatrice s'étaient au début opposés à ce que Eulalie, qui prenait soin d'eux au presbytère de Beloeil, les quitte pour entrer en communauté, allant jusqu'à la qualifier d'ingrate.

Bref, de ce côté, Claire Ainsley ne dore pas la pilule et ne cache pas que même dans le monde religieux, la mesquinerie existe.

Cela dit toutefois, elle nous présente une Eulalie Durocher un peu immatérielle. Que la fondatrice des sœurs des Saints Noms de Jésus et Marie fut une femme pleine de vertus et qu'on tienne à nous rappeler qu'on la considère

comme « une sainte femme », pas encore.

Mais à lire ce livre qui, pourtant, a le mérite de ne pas sombrer dans le style trop souvent utilisé par les « annales » religieuses ou les programmes-souvenirs qu'on publie lors d'anniversaires, on se met à espérer néanmoins une image plus réaliste de la fondatrice.

Elle n'avait pas de défauts, Eulalie Durocher? Aucun homme ne l'a courtisée? A-t-elle déjà eu des cavaliers? On n'en sait rien.

Et c'est bien dommage. A vouloir trop exalter les vertus de nos frères André, Marguerite Bourgeois, Eulalie Durocher ou autres, nos historiens religieux finissent par les rendre désincarnés, parce que d'une perfection que le commun des mortels ne réussira jamais à atteindre.

EULALIE DUROCHER: DE L'HISTOIRE À L'IMAGINAIRE, Claire Ainsley. Éditions du Meridien, Montréal, 1993. 385 pages.

SPIROU et FANTASIO

VITO LA DEVEINE

Copyright © Editions Dupuis, "Spirou & Fantasio" par Tome & Janry, Belgique

ET ZUT! À QUOI BON?
HIC!

QUAND VOUS ÉTIEZ EN MER, NOA NOA N'A PAS CESSÉ DE PARLER DE VOTRE AMI, HIC! SA PROLÉRIE, SON HUMOUR... POUR SÉDUIRE, IL FAUT FAIRE RIRE! ET FANTASIO EST UN VRAI CLOWN. DES BAROUDEURS, COMME VOUS ET MOI, C'EST DÉPASSÉ! HIC!

AH?

ALLEZ! JE VIENS D'ACHETER UN HÔTEL DÉFAFFECTÉ SUR UN ATOLL PERDU. C'EST L'ENDROIT RÉVE POUR RÉFLÉCHIR AU CALME! ADIEU ET SANS RANCUNE! HIC!

HA, HA, HA! PATETICO!

HA, HA, HA! PATETICO!

FINIE LA DÉPRIME! ELLE M'AIME, JE L'AIME. LA VIE EST BELLE!

QUOI? TU... HIC... TU TE MARIES?

TU RIGOLES? ELLE ICI, MOI EN ÉTERNEL REPORTAGE! ELLE ADORE SA FAMILLE ET VEUT DES MILLIONS D'ENFANTS! C'EST UN AMOUR IMPOSSIBLE, MAIS C'EST DÉJÀ ÇA.

...TU TROUVES QUE J'AI L'AIR D'UN CLOWN?

BAH...

TOI? NON... POURQUOI?

HEU... DÉS...

ET TANDIS QUE LE JOUR SE LÈVE SUR TAHITI, LA BAS, SUR UN ATOLL PERDU...

HAUMFF! RAMFER... TROP... PÉNIBLE... PLUTÔT MOURIR.

HA, HA, HA! PATETICO!

CORTIZONE!

ACH! MARCHÉ CONCLU!

CLIC!

VOTRE COUTEAU CONTRE LA CHASSE ROULANTE ET NOUS NOUS EN TIRONS TOUS LES DEUX, BANDITO!

TOME & JANRY
coule 1re
Clot. De Becker

PHILOMÈNE

SLOGGO! DEVINE QUI? L'ÉCOLE ORGANISE UNE DANSE D'ADIEU ET TOUT LE MONDE DOIT Y ALLER. MÊME LES GARÇONS!

OUI OUI OUI!

L'ÉCOLE? UNE DANSE?

EST-CE QU'ON N'A PAS ASSEZ SOUFFERTS COMME ÇA?

PEANUTS

EH BIEN I JE VOIS QUE TU ES REVENU DE TON EXCURSION DE CAMPING...

J'ESPÈRE QUE TU T'ES AMUSÉ AUTANT QUE LES OISEAUX...

JE NE SAIS PAS... JE DÉTESTE GAZOUILLER AUTOUR DU FEU DE CAMP...

GARFIELD

JON NE SE DOUTE DE RIEN

CA ME FAIT RÉGRETTER DE N'AVOIR RIEN MIJOTÉ

FERDINAND

Quelle belle journée et comme zannée le mois de juin

QUEL EST VOTRE MOIS FAVORI, BELLE-MAMAN?

FÉVRIER? VRAIMENT? ET POURQUOI?

O.K. C'EST JUIN... ET NE DISCUTONS PAS!

LA DEVEINE

QUELLE BELLE JOURNÉE ET COMME ZANNÉE LE MOIS DE JUIN

QUEL EST VOTRE MOIS FAVORI, BELLE-MAMAN?

FÉVRIER? VRAIMENT? ET POURQUOI?

O.K. C'EST JUIN... ET NE DISCUTONS PAS!

FRANK et ERNEST

MON HOROSCOPE ME DIT QUE JE VAIS AVOIR UN MAUVAIS ÉTÉ MAIS UN AUTOMNE DU TONNERRE!

CANDIDE

VA CHERCHER!

VA CHERCHER LA BALLE, GARÇON!

C'EST ÇA! BON CHIEN!

ALLEZ, ATTRAPE!

C'EST ÇA! APORTE LE ICI!

VA CHERCHER LE BÂTON, GARÇON!

BON GARÇON! RAPPORTE-LE!

QU'AS-TU FAIT POUR TON PÈRE À LA FÊTE DES PÈRES, CHARLIE BROWN?

JE L'AI LAISSÉ JOUER AVEC MON CHIEN...

LES VACANCES!

PLOP!

EH BIEN! LES VACANCES SONT ENFIN ARRIVÉES

IL EST À PEU PRÈS TEMPS

TU L'AS DIT

UNE PAUSE DE DEUX MOIS ET DEMI SANS AVOIR À SE CASSER LA TÊTE

PAS DE DEVOIR... PAS DE RESPONSABILITÉ...

RIEN À FAIRE SAUF S'ASSEoir ET RELAXER...

... ET LA PRATIQUE DE FOOTBALL À 10 H, LE BASEBALL À 11 H 30, LES LEÇONS DE NATATION À 13 H, LE BASKETBALL À 14 H...

RALENTIS JE NE PEUX PAS RELAXER SI VITE!

PEANUTS

et ce «bon vieux Charlie Brown»
par Schulz

VA CHERCHER!

VA CHERCHER LA BALLE, GARÇON!

C'EST ÇA! BON CHIEN!

ALLEZ, ATTRAPE!

C'EST ÇA! APORTE LE ICI!

VA CHERCHER LE BÂTON, GARÇON!

BON GARÇON! RAPPORTE-LE!

QU'AS-TU FAIT POUR TON PÈRE À LA FÊTE DES PÈRES, CHARLIE BROWN?

JE L'AI LAISSÉ JOUER AVEC MON CHIEN...

PHILOMÈNE

par Jerry Scott

LES VACANCES!

PLOP!

EH BIEN! LES VACANCES SONT ENFIN ARRIVÉES

IL EST À PEU PRÈS TEMPS

TU L'AS DIT

UNE PAUSE DE DEUX MOIS ET DEMI SANS AVOIR À SE CASSER LA TÊTE

PAS DE DEVOIR... PAS DE RESPONSABILITÉ...

RIEN À FAIRE SAUF S'ASSEoir ET RELAXER...

... ET LA PRATIQUE DE FOOTBALL À 10 H, LE BASEBALL À 11 H 30, LES LEÇONS DE NATATION À 13 H, LE BASKETBALL À 14 H...

RALENTIS JE NE PEUX PAS RELAXER SI VITE!